



Peut-on faire comme si le postmodernisme n'existait pas ?

Florence Allard-Poesi, Véronique Perret

► To cite this version:

Florence Allard-Poesi, Véronique Perret. Peut-on faire comme si le postmodernisme n'existait pas ?. Questions de méthodes en sciences de gestion., EMS Management & Société, p. 255-291, 2002. halshs-00536760

HAL Id: halshs-00536760

<https://shs.hal.science/halshs-00536760>

Submitted on 16 Nov 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Peut-on faire comme si le postmodernisme n'existait pas ?

Florence Allard-Poesi

Véronique Perret

Paru dans N. Mourgues & alii (Dir), *Questions de méthodes en sciences de gestion*, Chapitre 10, 255-291, EMS, 2002

Le postmodernisme est un courant relativement prisé par la littérature anglo-saxonne sur les organisations mais peu exploité, à notre connaissance, par les travaux francophones. Cette constatation peut susciter l'étonnement si l'on considère que le mouvement postmoderne en théorie des organisations se fonde sur les travaux de philosophes français comme Derrida, Lyotard, et emprunte plus largement à des auteurs comme Foucault, Deleuze ou Baudrillard.

Dans la littérature sur les organisations, ce courant se développe depuis la fin des années 80 notamment sous l'impulsion des travaux de Cooper et Burrell (Cooper et Burrell, 1988 ; Burrell, 1988 ; Cooper, 1989). Il se définit essentiellement au travers d'une critique des fondements du modernisme, dans lequel il voit un système de pensée fermé et auto-justificateur. Ce système est entendu comme un ensemble composé de trois dimensions interreliées : une théorie du social, une vision de la connaissance, et enfin des pratiques disciplinaires venant conforter la théorie du social et de la connaissance dont elles sont l'émanation (Reed, 1993 : 169 ; Cooper et Burrell, 1988). Pour les postmodernes, l'épistémologie moderne reposerait ainsi sur l'idée que des principes, des pratiques et des évaluations rationnelles de la production de connaissance permettraient le progrès social et l'épanouissement personnel. L'humanité disposerait en effet d'une « capacité essentielle à se parfaire elle-même par le pouvoir de la pensée rationnelle (Cooper et Burrell, 1988 : 92) ». Les théories du social que cette épistémologie autorise « objectiveraient » et rationaliseraient la vie sociale en transformant toute interaction sociale en calcul moyen-fin. Ces théories justifieraient en outre le développement et l'exercice de pratiques et de mécanismes disciplinaires qui permettraient de surveiller et d'accroître le contrôle d'un environnement social et physique « récalcitrant » (Reed, 1993 : 169).

Se définissant contre le projet épistémologique, les théories substantives et les pratiques « scientifiques » et sociales du modernisme, le postmodernisme a suscité de nombreux débats et critiques. Certaines de ces critiques dénoncent le caractère « intellectuel » des travaux postmodernes, pouvant aller jusqu'à les taxer « d'imposture » (Sokal et Bricmont, 1997). En théorie des organisations, d'autres auteurs (Parker, 1993, 1995 ; Alvesson, 1995 ; Alvesson et Deetz, 1996), inspirés en particulier par les travaux d'Habermas, critiquent le postmodernisme pour l'attitude nihiliste, apolitique et amoral à laquelle il peut conduire. Parallèlement, le nombre d'ouvrages et d'articles se réclamant ou traitant du postmodernisme en théorie des organisations témoigne, à notre sens, d'une influence et d'un écho important de ce courant auprès de la communauté scientifique. Cet impact et ces débats nous semblent révéler que le postmodernisme, par les questions qu'il soulève, mérite plus d'attention qu'un simple phénomène de mode. Que nous apporte le courant postmoderne pour l'étude des organisations ? Quelles sont les conséquences théoriques, méthodologiques et épistémologiques de l'adoption d'une posture postmoderne pour la théorie des organisations ?

Il existe de nombreuses synthèses des travaux postmodernes qui en définissent les traits essentiels (Cooper et Burrell, 1988 ; Chia, 1995 ; Alvesson et Deetz, 1996 ; Kilduff et Mehra, 1997 ; Knights, 1997). Cependant, il subsiste une certaine confusion, parfois relevée par les auteurs eux-mêmes, quant à la nature de ce courant : par postmodernisme entend-on une période, un style de pensée (Chia, 1995), une épistémologie (Kilduff et Mehra, 1997) ? Nous référant ici au postmodernisme comme style de pensée, nous nous interrogeons quant aux apports du courant postmoderne pour l'étude des organisations. Nous fondons notre analyse sur les travaux des figures emblématiques du courant postmoderne en théorie des organisations.

Nous envisageons dans un premier temps les fondements épistémologiques du postmodernisme au travers des contributions des principaux auteurs postmodernes en théorie des organisations ; et considérons les conséquences de ces postulats pour l'étude et la conceptualisation de l'objet « organisation ». En remettant en cause les postulats épistémologiques modernes, le postmodernisme appelle en effet à redéfinir la façon dont nous concevons les organisations, cependant que, nous le verrons, certaines de ces idées ont été développées parallèlement par des auteurs qu'il serait pour le moins hasardeux de qualifier de postmodernes. Plus fondamentalement, le postmodernisme interroge le statut que nous accordons aux connaissances produites sur les organisations, remettant par là en cause la légitimité même du projet épistémologique moderne. Nous abordons donc, dans un second temps, la nature de la proposition postmoderne. Nous montrons que celle-ci s'ancre fondamentalement dans la dénonciation des fondements et de la légitimité du projet épistémologique moderne. La proposition postmoderne s'entend ainsi comme un projet de « liquidation » du modernisme et des

théories et pratiques auxquelles il donne lieu, et comme un appel à la réflexivité du chercheur sur les connaissances qu'il produit. Dans un troisième temps, nous interrogeons la nature et les conséquences d'une telle proposition. Reprenant l'essentiel des critiques qui ont été formulées en théorie des organisations à l'encontre de ce courant, nous montrons que le postmodernisme tend à reproduire l'effet système qu'il dénonce et que, plus fondamentalement, il conduit à l'adoption d'une posture de résistance derrière laquelle on ne peut trouver de raisons d'agir et connaître. Il semble donc que l'on ne puisse « faire avec » si l'on souhaite mener quelque projet de connaissance que ce soit. Paradoxalement, le postmodernisme a aussi servi et légitimé de nouveaux courants théoriques comme le féminisme et le post-colonialisme en théorie des organisations. Parallèlement, la position de résistance qu'il suggère conduit à transformer les questions épistémologiques classiques en questions éthiques et politiques, nous poussant à nous interroger quant aux conséquences des connaissances que nous produisons et des pratiques auxquelles nous avons recours. Nous ne pouvons aujourd'hui de fait « faire sans », nous trouvant fondamentalement changés par cette rencontre.

1. Fondements du postmodernisme et théorie des organisations

Le postmodernisme se définit avant tout comme une critique des fondements épistémologiques de ce qu'il appelle le « style de pensée moderne », et des théories auxquelles il donne lieu. Cette critique s'ancre dans trois éléments principaux : une vision ontologique du monde, un sujet pensant doté de raison, une relation référentielle sujet/monde. En rejetant ces postulats, le postmodernisme nous propose une vision du monde et du sujet fragmenté, indéterminé, changeant, problématique. Une telle conception appelle à transformer notre vision de l'objet organisation, et, plus fondamentalement sans doute, à revoir le statut des connaissances que nous produisons sur cet objet.

1. 1. Une conception anti-essentialiste du monde : fragmentation, indétermination, changement

Selon les postmodernes, le modernisme se fonde sur la vision de l'existence d'un monde extérieur au sujet. Ce monde dispose d'une essence et est caractérisé par l'identité, la stabilité et la structure des éléments qui le compose (Chia, 1995). Dans une perspective moderne, le monde peut donc être conçu au travers d'éléments isolables, stables et liés par des relations de causalité, le temps comme une suite de séquences, et le changement comme un épiphénomène plutôt que comme un processus. L'organisation, en particulier, peut être envisagée comme un système social circonscrit (plus ou moins ouvert), que l'on peut concevoir au travers des éléments qui le composent et de leurs relations. La

théorie du management scientifique du travail par exemple considère essentiellement l'organisation comme un ensemble de tâches liées entre elles par les voies de communication et de décision. Les théories de la contingence (Burns et Stalker, 1961 ; Lawrence et Lorsch, 1967a, b) envisagent l'organisation comme des sous-systèmes (structurel, stratégique, technique, humain-culturel, de gestion ou différents services) en relation entre eux et avec un supra-système environnemental. Dans l'approche de la prise de décision (March et Simon, 1958), l'organisation est un ensemble de tâches, secteurs et services (des « fichiers ») fonctionnant grâce à des lignes de conduite, des programmes, et des procédures de fonctionnement (des liens entre fichiers et des extensions) qui fragmentent, routinisent et facilitent le processus de prise de décision afin de le rendre gouvernable (Morgan, 1989 : 85).

C'est fondamentalement cette vision ontologique d'un monde stable et segmentable, et ses conséquences pour la conceptualisation des organisations, que remettent en cause les postmodernes. Pour eux, en effet, le monde est fondamentalement en devenir, changeant, fragmenté et disparate (Chia, 1995), rendant toute appréhension en terme d'éléments impossible. En vérité, le monde est initialement sans odeur, sans signification, sans couleur et sans son, et plutôt d'une brutalité qui « excède largement les structures logiques limitatives du langage » (Chia, 1995 : 590). Le monde se construit dans l'interaction et l'interdépendance, au travers de micro-comportements et de pratiques qui se définissent mutuellement. Dans cette perspective, c'est la stabilité qui est un épiphénomène d'un monde fondamentalement indéterminé. De ce fait, les postmodernes ne considèrent plus l'organisation comme une entité disposant d'une identité propre et constituée d'éléments que l'on pourrait étudier indépendamment les uns des autres. Elle n'est qu'une expression accidentelle d'une multiplicité de micro-pratiques en intersection (Chia, 1995 : 581). Au lieu de mettre l'analyse des structures, de la culture, et des sous-systèmes techniques et stratégiques au cœur de leur objet, les postmodernes soulignent ainsi « la myriade de micro-pratiques hétérogènes et interreliées qui collectivement produisent des effets comme les individus, les organisations et la société (Chia, 1995 : 582) ». Pour illustrer ce caractère fragmenté et changeant de l'organisation, Cooper et Fox (1990) développent la notion de « texture de l'organisation » (*texture of organizing*) (voir encadré 1).

Encadré 1 — La notion de texture de l'organisation —

Pour Cooper et Fox (1990) la notion de texture de l'organisation exprime l'idée de « lien » (*connectedness*) dans l'action, l'entrelacement et le mouvement de séries infinies de relations (Cooper et Fox, 1990 : 576). La texture reflète ainsi l'arrangement complexe et imbriqué de matériaux, qui ne peut se réduire à ses éléments visibles ou aux éléments qui la composent. L'analyse ou l'explication risque en effet de perdre la nature même de ce que l'on cherche à élucider. Appréhender le schéma et l'entrelacement qui constituent la texture de l'organisation nécessite ainsi « l'art du tisserand », l'art de la boucle et du tricotage (Cooper et Fox, 1990 : 576).

Cette notion de texture de l'organisation qui traduit une vision d'un monde changeant, disparate, en construction constante dans un réseau complexe de relations fortement imbriquées, n'est certes pas nouvelle en théorie des organisations. Emery et Trist (1965) l'avaient ainsi mobilisé pour concevoir la nature des relations entre l'organisation et l'environnement. La notion de « texture causale » qu'ils développent souligne ainsi les dynamiques d'interactions entre ces dimensions (par opposition à une vision de l'organisation et de son environnement comme sous-systèmes indépendants). Weick (1979a) la reprend pour désigner la facilité et l'acuité avec lesquelles les relations de cause à effet ou de moyen / fin peuvent être perçues et décrétées par les membres d'une organisation. Weick conçoit ainsi l'organisation comme un « corps de pensée » (*body of thought*) dont une partie importante consiste en textures causales. Ces textures comprennent un mélange d'indices et de moyens/objets plus ou moins liés entre eux en fonction des interactions qui prennent place entre les membres de l'organisation et des problèmes auxquels ils font face (Weick, 1979b). Cooper et Fox (1990) considèrent cependant que Weick accorde une trop grande importance aux relations de causes à effets dans ses développements au détriment de la « texture ». Les travaux plus récents de l'auteur (Weick, 1995, par exemple), qui s'appuient plus directement sur le courant de l'interactionnisme symbolique, témoignent néanmoins, à notre sens, d'un intérêt croissant aux processus (donc à la texture) d'élaboration du sens et à sa constitution dans l'action (plutôt qu'au contenu du sens et la nature des relations causales qui le constituent). Sa conception de l'élaboration du sens dans les organisations comme s'établissant dans le cadre d'interactions changeantes, problématiques, en évolution constante, se rapproche par là d'une vision de la « texture de l'organisation » comme « lien dans l'action » développée par Cooper et Fox (1990).

L'originalité de la proposition postmoderne ne se situe pas, à proprement parler, dans la vision de l'organisation qu'elle suggère, mais plutôt dans la généralisation des idées d'indétermination, de changement et de fragmentation au monde, au langage et au sujet connaissant, et dans la radicalité avec laquelle elle envisage leurs conséquences pour la conception de l'organisation.

1. 2. Une conception anti-kantienne du sujet : fragmentation, indétermination, conflit

Le postmodernisme ne se cantonne pas au rejet d'une vision ontologique du monde. Il renonce aussi à l'idée d'un sujet pensant et autonome, idée centrale dans le modernisme. Pour les postmodernes en effet, la modernité commence lorsque « l'homme s'est inventé lui-même ; lorsqu'il ne s'est plus vu comme le reflet de Dieu ou de la nature (Cooper et Burrell, 1988: 94) ». Historiquement, cette conception du sujet naît au 18^{ème} siècle avec la philosophie des Lumières dans laquelle la raison devient l'attribut fondamental de l'être humain. Cette raison moderne, qui est celle de Kant, libère le sujet d'une autorité extérieure et lui donne la capacité de penser par lui-même (Cooper et Burrell, 1988). Il peut alors exercer son sens critique et par-là s'émanciper d'une légitimité qu'il recherchait jusqu'alors dans le passé et la tradition (Lyotard, 1988).

Cette mise en avant du sujet et de sa raison présuppose que celui-ci est doté d'une identité stable et cohérente. C'est ce postulat que rejette principalement les postmodernes. Se référant notamment aux travaux de Freud, ils soulignent la fragmentation, l'incohérence et le caractère conflictuel du sujet :

celui-ci ne dispose pas d'une identité, il est fondamentalement indéterminé (Alvesson et Deetz, 1996 : 206). Par ailleurs, loin de permettre son émancipation, doter le sujet d'une identité autorise son identification et sa localisation dans le temps et dans l'espace, rendant par conséquent possible son contrôle et l'exercice d'une domination (Cooper et Burrell, 1988 ; Alvesson et Deetz, 1996 : 206).

De nombreux travaux en théorie des organisations s'appuient sur une conception d'un sujet autonome et rationnel doté d'une identité stable et cohérente. Il en est ainsi par exemple de la conceptualisation de la stratégie vue comme un processus de prise de décision rationnel qui se caractérise par une succession d'étapes clairement identifiées, se déroulant de manière linéaire et séquentielle. Ce modèle rationnel de la prise de décision organisationnelle, largement inspiré des modèles de l'entreprise développés par les économistes, a été remis en question en particulier par les travaux de Simon. Cet idéal à atteindre¹ demeure cependant très fortement ancré en théorie des organisations et l'hypothèse de comportement rationnel de l'acteur reste le fondement de nombreuses théories (la théorie des coûts de transaction ou la théorie de l'agence par exemple) structurant aujourd'hui notre champ.

A un niveau plus général, l'idée d'un sujet unitaire, stable et cohérent est une hypothèse nécessaire pour accepter certaines conceptions de l'organisation. De nombreux travaux sur la culture organisationnelle proposent ainsi une vision de l'organisation comme un ensemble de valeurs et croyances intégré et partagé par les membres de l'organisation. Cette approche intégratrice de la culture, illustrée notamment par les travaux de Schein (1985), est dénoncée par des auteurs comme Meyerson et Martin (1987) ou Martin (1992) qui, en se fondant sur une approche postmoderne, en proposent une conception fragmentée. La culture vue comme fragmentation va bien au-delà de la simple reconnaissance d'une diversité de sous-cultures dans l'organisation : « elle (cette conception) ne cherche ni la cohérence, ni la stabilité. Elle s'intéresse aux façons dont les cultures organisationnelles deviennent incohérentes, ambiguës, multiples et dans un état constant de changement » (Hatch 2000 : 245). En se fondant sur cette conception de la fragmentation qui souligne que « si il n'y a qu'une façon de considérer les choses comme identiques, il existe de multiples possibilités d'être différents » (Hatch 2000 : 245), on peut expérimenter la multiplicité et le caractère fragmenté de l'identité. Martin (1992 : 138) souligne dans ce sens que l'identité, le sexe, la position hiérarchique...sont des réalités multiples qui coexistent parmi les membres des organisations et qu'en conséquence l'appartenance d'un individu à une sous-culture est constamment modifiable, temporaire et spécifique à un problème donné.

¹ Simon propose le terme de rationalité limitée pour souligner le fait que si les décideurs ne peuvent être entièrement rationnels (informations imparfaites, complexité des problèmes, capacité humaine à traiter l'information, temps disponible à la prise de décision, préférences conflictuelles...), ils essaient sans aucun doute de l'être et peuvent être considérés comme « intentionnellement rationnels ».

Les travaux empiriques de Kondo (1990) sur l'identité des travailleurs au Japon développent une conception qui, de manière similaire, remet en question la notion même d'individu. Elle montre ainsi que le traitement traditionnel de l'identité comme une unité limitée et fixe qui serait spatialement et ontologiquement distincte du monde ou de la société, ne fait pas écho à ce qu'expérimentent les sujets qu'elle étudie. Ceux-ci utilisent et décrètent des identités changeantes, négociées, ambiguës, en fonction des situations quotidiennes qu'ils expérimentent. L'identité devient une production artisanale pour un contexte social très spécifique (Kilduff et Mehra, 1997).

Cette vision d'un sujet aux identités multiples, instables, en perpétuelle construction, n'est là encore pas une idée propre aux chercheurs se revendiquant du courant postmoderne (voir encadré 2).

Encadré 2 — Un sujet aux identités multiples selon Weick (1995) —

La conception de l'élaboration du sens dans les organisations développée par Weick (1979b ; 1995), sous-tend une vision du sujet qui n'est pas si éloignée de celle développée par les postmodernes. Une des problématiques centrales qui intéresse Weick (1979a,b ; 1995) est celle de l'élaboration du sens² dans les organisations : comment les membres d'une organisation sélectionnent et créent-ils certains aspects de la réalité et de leurs expériences, les placent-ils dans des cadres d'interprétation et font ainsi sens de ces éléments sélectionnés, et comment modifient-ils ces interprétations en fonction des actions entreprises et de leurs conséquences éventuelles (Weick, 1995 : 8).

Sa vision de l'élaboration du sens développée dans son ouvrage de 1979, s'appuie sur la conception d'un sujet aux identités multiples, parfois conflictuelles, et disposant de projets et objectifs variés et parfois contradictoires. Se référant à Mead, Weick (1995 : 18) envisage le sujet comme un « parlement de sois » (*Parliament of selves*), un ensemble problématique d'identités se constituant continuellement au travers de processus d'interactions. « L'individu », dans cette perspective, n'est qu'une construction discursive accidentelle dépendant du choix d'une identité à présenter aux autres dans un contexte particulier. L'élaboration du sens devient dès lors changeante, mouvante, aux grés des identités choisies par le sujet : « En fonction de qui je suis, ma définition de ce qui est 'là' va changer. A chaque fois que je me définis, je 'le' définis, mais 'le' définir est aussi me définir (Weick, 1995 : 20) ». Ce que l'on choisit d'interpréter et l'interprétation qu'on en fait sont largement dictés par l'identité que l'on adopte au moment où l'on traite de ces éléments (le chercheur, le père, le professeur, le consultant...) et l'image, la compréhension que l'on a de cette identité. En même temps, ce choix d'identité et sa définition seront affectés par l'interprétation que l'on développe de ce qui se passe (Weick, 1995 : 24). Le sujet chez Weick apparaît ainsi comme un sujet aux identités et aux projets multiples, parfois contradictoires, en construction constante dans un flux d'expériences et d'interactions sociales elles-mêmes continues et instables. Construire du sens, dans cette

² Plusieurs aspects de sa conception de la construction du sens dans les organisations, par leur originalité, ont plus particulièrement retenu l'attention : le caractère rétrospectif et « décrété » (*enacted*) de l'élaboration du sens, ainsi que sa dimension fondamentalement sociale. S'appuyant en particulier sur les travaux de Festinger (1957), Weick conçoit la construction du sens comme un processus de justification a posteriori (caractère rétrospectif) d'écarts (*discrepancy*) entre des interprétations ou compréhensions antérieures et des « objets » particuliers extraits du flux d'expérience de celui ou celle qui fait sens (caractère décrété de l'objet que l'on va interpréter). Ce processus continu prend place dans le cadre des interactions (réelles ou imaginées) qu'entretiennent les membres de l'organisation. Ceux-ci vont négocier et s'accorder de manière temporaire, précaire, sur les « indices » à interpréter et les cadres à utiliser pour en faire sens (caractère social de l'élaboration du sens), ce qui leur permettra de réduire l'équivocité (*equivocality*) - ou ambiguïté - qu'ils ressentent face aux situations et ainsi de convenir des actions à entreprendre. Pour Weick, l'élaboration du sens vise fondamentalement à réduire le nombre d'interprétations possibles d'un problème, d'objectifs, valeurs, rôles, ou fonctions, interprétations qui, multiples voire contradictoires, empêchent les membres de l'organisation de choisir quelles actions mettre en œuvre.

perspective, vise à réduire la confusion que l'on ressent face à la présence de ces identités et interprétations multiples, et à préserver, par-là une image de soi cohérente. Le sujet « bricole »³ ses identités, projets et interprétations du monde afin qu'« il » marche et qu'il puisse agir.

La conception fragmentaire, conflictuelle, changeante, en devenir du sujet, proposée par les postmodernes n'est donc pas, dans cette version en tout cas, fondamentalement nouvelle. L'originalité de la proposition postmodernes se situe sans doute bien plus dans la vision du langage qu'ils suggèrent et dans l'importance qu'ils lui accordent (Alvesson et Sköldbberg, 2000 : 151 ; Alvesson et Deetz, 1996 : 205), vision qui, on le verra, a des conséquences importantes pour concevoir le sujet et l'organisation comme « objets » de recherche.

1. 3. Une conception anti-représentationnaliste et anti-référentielle du langage

Si les postmodernes rejettent fondamentalement la vision ontologique du monde et la conception du sujet que présuppose le modernisme, leur critique la plus avancée s'ancre principalement sur la philosophie représentationnelle que cette perspective sous-tend. Pour les modernes en effet, la relation sujet / objet de connaissance s'établit sur le mode de la représentation : l'individu peut se représenter quelque chose en dehors de lui-même (Chia, 1995). Le langage, dans cette perspective, est un moyen de communiquer nos pensées. Celles-ci occupent une place première et sont gouvernées par une structure métaphysique (le 'logos') qu'est la raison, le langage n'étant qu'un véhicule de cette pensée. Derrida qualifie cette vision de « logocentrique » dans la mesure où toute interprétation humaine serait ainsi gouvernée par une structure originelle qui validerait et donnerait sens à nos expériences (in Cooper, 1989 : 482).

Cette vision d'une relation univoque entre le sujet et les objets qu'il souhaite connaître suppose en outre que le langage dispose d'une capacité à représenter ou dire quelque chose en dehors de lui. C'est ce que l'on va appeler la capacité référentielle ou, selon la terminologie de Varela (in Cooper et Burrell, 1988: 93), instructive du langage. Elle suppose aussi que le langage soit fondamentalement transparent et dénué de toute idéologie de sorte que la représentation qu'élabore le sujet des objets du monde extérieur devienne un miroir de cette réalité (Rorty, 1979). Une relation univoque peut ainsi s'établir entre un monde extérieur objectif et des formes de représentations (mots, chiffres, discours, images, Hassard, 1993 : 3).

³ Cette expression est empruntée à Vidaillet qui, s'inspirant des travaux de Weick (1979 ; 1995) désigne par-là les processus cognitifs par lesquels les décideurs construisent leurs agendas, leurs préoccupations majeures du moment. Nous étendons ici cette expression aux

Ce sont à la fois cette transparence (avec les structuralistes⁴) et cette capacité référentielle (avec les poststructuralistes⁵) du langage sous-tendues par la vision moderne de la connaissance que remettent en cause les postmodernes.

Une conception anti-représentationnaliste : la carte n'est pas le territoire

Les postmodernes soulignent ainsi en premier lieu l'absence de transparence du langage. Ainsi, le langage, loin d'être un miroir de la réalité, impose un ordre sur un monde fondamentalement indécidable, nous permettant de le concevoir, le gérer, le contrôler, le penser (Chia, 1995). Concevoir le monde en terme d'éléments stables, isolables n'est donc que le résultat d'une « fallacie de concrétude mal placée » (*the Fallacy of Misplaced Concreteness*), c'est-à-dire cette « tendance à réifier, inverser puis oublier (Whitehead, 1929, cité par Chia, 1995 : 590) ». Les pratiques linguistiques (mais aussi plus globalement non linguistiques) produisent ainsi le monde ordonné qui nous apparaît comme un objet (au sens d'une chose disposant des caractéristiques d'identité, de stabilité). Toute personne acquérant dès sa naissance un langage comprenant des distinctions, divisions, et continuités, sa représentation du monde est structurée par la façon dont les discours l'amènent à le voir (Alvesson et Deetz, 1996 : 205). Par le fait qu'il ne nous donne à voir que les unités et distinctions qui le composent, le langage ne peut servir de miroir à la réalité. Il crée sa propre réalité (constructionnisme), et il n'y a plus de réalité extra-textuelle l'organisation, l'individu, l'environnement sont des fabrications textuelles derrière lesquelles il n'y a pas de réalité essentielle à découvrir (Chia, 1995). Le langage, dans cette perspective, ne peut dès lors exprimer notre subjectivité (nos pensées conscientes et inconscientes, nos perceptions et nos émotions, notre conscience de nous-mêmes et des autres). Il constitue notre subjectivité (Alvesson et Sköldberg, 2000 : 164) : « les discours structurent le monde en même temps qu'ils structurent notre subjectivité en nous donnant une identité sociale particulière et une façon d'être au monde (Alvesson et Deetz, 1996 : 205) ».

Outre cette transparence supposée du langage, les postmodernes, avec les poststructuralistes, remettent en cause le « mythe de la structure », et plus largement, la capacité référentielle du langage

processus psychologiques dans leur ensemble (processus affectifs, identitaires, ...).

⁴ Lévi-Strauss, Lacan, Barthes sont envisagés comme les figures majeures de ce courant.

⁵ Derrida et Foucault sont souvent identifiés comme appartenant aux courants poststructuraliste et postmoderne en théorie des organisations. La distinction entre postmodernisme et poststructuralisme n'est en fait pas très aisée. Alvesson et Sköldberg (2000 : 150), s'inspirant de Rosenau (1992), soulignent que le poststructuralisme prend pour objet le langage, le discours, et symboles alors que le postmodernisme s'ancre dans une critique de la société et du système culturel dans leur ensemble. Les deux courants, par-delà cette distinction, sont cependant très proches, de sorte qu'une telle distinction est d'une valeur relativement limitée.

sous-tendue par le modernisme (Cooper, 1989 : 502 ; Cooper et Burrell, 1988 : 94).

Une conception anti-référentielle du langage : la carte est indéterminée

Cette critique a été plus particulièrement développée par Derrida (in Cooper, 1989). La vision moderne du langage suppose en effet que le langage dispose d'une structure construite autour d'oppositions s'excluant les unes les autres (Cooper, 1989 : 503). Dans cette logique, pour concevoir 'petit', je dois concevoir 'grand', mais l'exclure en même temps. Cette logique de différence et d'exclusion permet une vision dans laquelle le sens des mots autorise leur saisie particulière : à un mot doit correspondre un sens particulier que nous mobilisons lorsque nous l'utilisons (capacité référentielle).

Pour Derrida, le langage n'est pas animé par une logique de différence, mais de différance⁶. C'est-à-dire « une forme d'auto-référence dans laquelle chaque terme contient son opposé et interdit ainsi toute saisie particulière de son sens (Cooper et Burrell, 1988 : 98) ». Tout mot contiendrait ainsi des significations contradictoires mais en même temps constitutives l'une de l'autre (Cooper, 1989). En privilégiant une signification plutôt qu'une autre, on diffère ainsi, on met à la marge l'autre signification (le supplément) cependant que celle-ci est nécessaire à la complétude de l'autre et revient toujours à la surface, rendant toute distinction impossible (Cooper, 1989 : 487). Par exemple, le terme du grec ancien *Pharmakon* contient à la fois les significations de 'remède' et de 'poison'. Quelle que soit la signification que l'on souhaite privilégier en utilisant le terme, celle-ci sera toujours contaminée par sa signification opposée⁷. Ce mouvement continu et autonome rend le langage indécidable (*undecidable*, Cooper, 1989 : 486). Comme le monde, l'individu, l'organisation, le langage est fondamentalement indéterminé.

Une telle conception a de profondes conséquences pour concevoir et étudier les organisations. Il ne s'agit en effet plus de chercher à découvrir les caractéristiques intrinsèques d'un système social qui disposerait d'une identité, d'une stabilité et d'éléments que l'on pourrait appréhender indépendamment les uns des autres. Les postmodernes conçoivent en effet les organisations et les individus comme des produits symboliques, des textes qui, de par l'indécidabilité du langage, n'auraient ni signification particulière, ni auteur (Linstead, 1993 : 59). L'objet d'analyse devient ainsi « l'écriture du monde », « le

⁶ Du français différer, ce terme est envisagé par Derrida (in Cooper, 1989 : 488 ; Linstead, 1993 : 56-57) comme possédant à la fois la signification de 'remettre à plus tard' (différer dans le temps), et de 'd'être différent de' (différer dans l'espace). Saisir le sens de 'différer' nécessite de 'différer' une des deux significations, en même temps que le terme absent (le 'a' de différance) est nécessaire et essentiel à la compréhension de l'autre terme.

⁷ Derrida (in Cooper, 1989 : 486-487) déconstruit cette métaphore utilisée par Platon dans *Phèdre*. Platon envisage ainsi l'écriture comme un *Pharmakon*, en ce qu'elle facilite l'enregistrement et la transmission de la connaissance (remède) et la dépersonnalise en même temps, en l'éloignant de la tradition orale (poison). Si Platon privilégie donc la parole au détriment de l'écriture, il utilise l'écriture pour défendre cette idée. Le *Pharmakon* n'est donc pas seulement un terme ambivalent. Cette métaphore porte en même temps des valeurs antithétiques, empêchant la transmission d'un message unilatéral.

processus par lequel des agents humains inscrivent une organisation, un ordre sur leur environnement, fixant le flux et le flot du monde dans des termes spatiaux et temporels (Cooper, 1989 : 484) ». En tant que texte, l'organisation est envisagée elle-même comme « continuellement émergente, ..., produite et consommée par des sujets qui, comme elle, sont des champs d'intertextualité (Linstead, 1993 : 60) ». On n'étudie plus ainsi « l'organisation de la production », mais la « production de l'organisation », c'est-à-dire « les processus de différance et d'auto-référence par lesquels l'organisation devient objet de connaissance (Cooper et Burrell, 1988 : 106) ». Cooper et Burrell (1988 : 109) suggèrent par exemple de chercher à montrer les processus de marginalisation et de censure impliquées par les activités de formalisation et d'organisation, en temps même que les processus par lesquels l'informel constitue de formel.

La vision postmoderne du langage conduit ainsi à reconsidérer l'objet « organisation » et à modifier en même temps le regard qu'on lui porte. Elle implique aussi de revoir le statut que l'on accorde au chercheur dans le processus d'élaboration de la connaissance et aux « textes » qu'il produit. La perspective postmoderne conduit en effet à concevoir la production scientifique comme le résultat d'un processus d'écriture, d'inscription d'un ordre, d'une organisation, sur un monde fondamentalement indéterminé (Cooper et Burrell, 1988 : 100 ; Gergen, 1992 : 213 ; Thompson, 1993 : 195). En remettant en cause la capacité référentielle et la transparence du langage et en soulignant le caractère profondément social, voire idéologique, les postmodernes nous invitent à considérer la connaissance comme un corps de discours gouverné ou influencé par les conventions et règles du langage, et par les contextes dans lesquels ces discours sont émis et lus. En ce sens, plus largement, « la théorie se nourrit d'elle-même⁸ : tout ceci existe grâce à la définition théorique (Gergen, 1992 : 213) ».

En soulignant en outre le mouvement continu du langage et l'absence de clôture du sens, les postmodernes remettent fondamentalement en cause « l'autorité de l'auteur ». L'auteur est en effet autant le produit du texte que le texte est une production de l'auteur (Linstead, 1993 : 58)⁹. L'écriture et la lecture sont ainsi envisagées comme des « créations » continues sans clôture, fermeture possible du sens. La stabilisation d'un tel mouvement n'est possible que par l'inscription d'un ordre, d'un système d'inclusion et d'exclusion (Calàs et Smircich, 1999 : 653-654), processus auxquels nous avons recours lorsque nous lisons et interprétons un texte.

En interrogeant nos conceptions des objets de connaissances que nous nous donnons, des connaissances que nous produisons sur ces objets et notre statut dans ces processus, le postmodernisme rompt de manière radicale avec le projet épistémologique « moderne ».

⁸ Et l'on retrouve le caractère auto-référentiel du langage et de toute forme de représentation.

2. La proposition postmoderne

2. 1. Le rejet du projet épistémologique moderne

Les postmodernes entendent le projet épistémologique moderne comme une quête de référentialité parfaite entre des formes de représentations et la réalité. Pour Lyotard, un tel projet crée une illusion de réconciliation entre le concept et le sensible, l'illusion d'une expérience transparente et communicable. Ce « fantasme d'êtreindre la réalité » (Lyotard, 1988 : 28) exprime aussi pour lui une quête d'universalisme propre à la modernité qui doit être questionnée. La perte de fondements essentialistes pour décrire le monde, l'individu et la relation qu'il entretient avec celui-ci, conduit en effet les postmodernes au rejet de toute prétention d'universalisme.

Une quête d'universalisme et sa critique

Pour Lyotard, la quête d'universalisme propre au modernisme se marque principalement par la production de ce qu'il appelle des grands récits : « par métarécit ou grand récit, j'entends précisément des narrations à fonction légitimante (Lyotard, 1988 : 34) ». De par la perte du fondement ontologique du monde le local prime sur l'universel, et il n'y a pas de possibilité de fonder quelque grand récit que ce soit. Par ailleurs, la remise en cause d'une idée unitaire du sujet (idée attachée à la notion d'identité stable et cohérente) rend impossible le postulat d'une Raison universelle. Les grands récits de la modernité (la liberté, les Lumières, les droits de l'homme, etc.) qui trouvent leur légitimité dans cette raison universelle voient du même coup éclater leur fondement (Lyotard, 1988). Le discours moderne ne peut enfin prétendre à l'universalité dans sa dimension consensuelle de par le caractère fondamentalement indécidable du langage : sa logique auto-référentielle et de différance empêche en effet toute convergence possible sur le sens, le consensus ne peut jamais être atteint (Lyotard, repris par Cooper et Burrell, 1988 : 98).

Pour les postmodernes, tout discours sur l'organisation qui ancre sa légitimité sur l'existence d'un monde objectif extérieur au sujet connaissant, ou encore sur l'idée d'un individu rationnel doté d'une identité stable et cohérente, est l'expression de cette quête d'universalité qu'ils rejettent (Alvesson et Deetz, 1996). De nombreuses théories « modernistes » de l'organisation sont ainsi la cible des critiques postmodernes. Qu'il s'agisse du management scientifique et sa recherche du *one best way* ou encore

⁹ Ceci fait écho à un entretien entre Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir qui déclarait qu'elle était devenue féministe après la parution

les conceptions de l'organisation fondées sur la théorie des systèmes, ces approches sont dénoncées en ce qu'elles cherchent des explications universelles pouvant approcher, sinon revêtir, le statut de lois universelles. La notion de vérité que ces approches de l'organisation sous-tendent est remise en question. Plutôt que l'expression de la vérité, la théorie des systèmes ou le management scientifique sont considérés par les postmodernes comme des revendications de vérité qui nous renseignent sur la manière dont se définit le modernisme scientifique et rationnel (Hatch 2000).

Finalement, la remise en cause d'une vision ontologique du monde, de l'idée d'un individu pensant doté de raison et d'un langage disposant d'une capacité référentielle, détruit les bases mêmes du projet de connaissance moderne.

Une légitimité dans un futur « meilleur » et sa critique

Le projet de connaissance moderne peut se comprendre comme cette volonté d'étreindre la réalité pour atteindre l'universalité de son essence. C'est l'exercice de la raison du sujet qui permet, dans le projet moderne, de réaliser cet objectif. Fondamentalement, nous l'avons vu, l'exercice de cette raison doit permettre à l'humanité de s'émanciper d'une légitimité métaphysique (le passé, la religion, la tradition, etc.), et de trouver les fondements de sa légitimité dans l'être humain, ce qui se concrétise par l'élaboration d'un projet universellement partagé. La légitimité du projet de connaissance moderne se fonde ainsi « dans un futur à faire advenir, c'est-à-dire dans une Idée à réaliser (Lyotard, 1988 : 72) ». Ce futur à faire advenir s'est exprimé historiquement par l'idée de liberté, que l'on retrouve dans les systèmes idéologiques des droits de l'homme, du communisme ou du socialisme, et par l'idée de progrès de l'humanité attachée à la science.

Outre les fondements essentialistes du projet de connaissance moderne précédemment évoqués, c'est l'idéal universel de progrès et de liberté que démantèlent les postmodernes. Ils remettent en question l'idée selon laquelle la connaissance est un corps unifié de pensées à polir continuellement et à compléter, de sorte que la civilisation humaine puisse progresser vis-à-vis d'un certain futur désirable pour tous : à savoir que la science et la technologie mènent à une vie meilleure (Hatch : 2000). L'universalité attachée au projet de connaissance moderne conduit au contraire à des « totalisations » qui sont, pour les postmodernes, synonymes de domination et de terreur (Lyotard, 1988). En parlant de « mythe du progrès », beaucoup de postmodernes montrent du doigt les façons d'utiliser le progrès par ceux qui détiennent le pouvoir comme un moyen de maintenir le statu quo aux regards de leurs intérêts. À titre d'illustration, on peut ici évoquer le travail de déconstruction des travaux théoriques sur le

reingeniering de Hamer et Champy par Boje et al . (1997). Dans une série d'articles et de conférences consacrée au reingeniering, Hamer et Champy énoncent quelques grands principes généraux pour réinventer les pratiques des firmes à l'âge postindustriel, et posent ces principes comme une révolution par rapport aux pratiques actuelles. Boje et al (1997) déconstruisent ce discours et défendent l'idée qu'en lieu et place d'une révolution, le reingeniering peut être relu dans les termes classiques de la conception bureaucratique et n'est finalement que le maintien d'un statu quo par « plus de la même chose ». C'est dans ce même esprit que De Cock (1998) analyse les productions (discours et écrits managériaux) sur la qualité totale qui peuvent être comprises comme des discours hégémoniques utilisés pour imposer un pouvoir dominant sur les autres membres de l'organisation.

Les tenants du postmodernisme développent plus avant cette analyse des discours et pratiques modernes en s'appuyant en particulier sur les travaux de Derrida et de Foucault. Ils soulignent ainsi que, de par les caractéristiques du langage, le discours moderne, et en particulier la production scientifique, produit des divisions, distinctions qui privilégient toujours l'ordre, le stable, le cohérent, l'ordonné par rapport au désordre, à l'instable, au fragmenté... Le terme qui est différé, celui qui est marginalisé, est ainsi toujours celui qui comprend l'idée de désordre, de changement, d'incohérence (Cooper et Burrell, 1988). Contrairement à l'idée de progrès attaché à la connaissance, celle-ci n'est que recherche d'un ordre et ne fait donc que reproduire les hiérarchies existantes. Ainsi, pour Derrida (1979, repris par Cooper 1989 : 495) : « naturellement destinée à servir la communication des lois et de l'ordre de la cité de façon transparente, un écrit devient l'instrument d'un pouvoir abusif, d'une caste 'd'intellectuels' qui s'assure ainsi l'hégémonie, servant par-là ses intérêts ou ceux d'une autre caste ».

Foucault développe cette idée en analysant la pratique scientifique au travers du lien pouvoir/connaissance. Il conçoit le pouvoir comme une condition¹⁰ des relations et des micro-pratiques et comme s'exprimant fondamentalement dans l'action (Alvesson et Sköldbberg, 2000 : 225-227). Dans cette perspective, les institutions ne détiennent pas le pouvoir ; elles ne font qu'organiser des relations de domination déjà présentes dans les pratiques et les interactions qu'entretiennent les individus. Le pouvoir existe ainsi en principe partout, et ne peut donc se confondre à une unité particulière (l'état-nation, le management d'une entreprise, un groupe syndical), ce sont les procédures, règles et techniques qui le rendent effectif. La connaissance en particulier, qui nomme de manière similaire des choses qui sont fondamentalement différentes (par exemple : l'organisation) et cherche à les caractériser, est envisagée comme le résultat de processus dans lesquels s'expriment ces relations de pouvoir. L'élaboration de la connaissance, en imposant une homogénéité (normalisation) tout en autorisant l'individualisation (par comparaison, mesure d'écarts, établissement de hiérarchie),

s'apparente dès lors à une pratique disciplinaire (Burrell, 1988 : 230-231). La conception foucauldienne du pouvoir conduit ainsi à concevoir le pouvoir et la connaissance comme étant intrinsèquement liés : le pouvoir est la condition des pratiques d'élaboration des connaissances en même temps que le développement de connaissances permet l'expression des relations de pouvoir. Autrement dit, « le pouvoir est une dimension cruciale des connaissances qui sont soutenues par des pratiques institutionnelles et leur donnent naissance » (Alvesson et Skoldberg, 2000 : 227). Dans cette perspective, les discours (théoriques, méthodologiques...) sur les organisations, en ce qu'ils structurent et expriment les règles et procédures par lesquelles produire de la connaissance, définissent les relations entre concepts, les critères de vérités, ce qui peut ou ne peut pas être dit, expriment et contribuent au développement de pratiques institutionnelles fondamentalement inégales (Linstead, 1993 : 63). Cette analyse du lien pouvoir-connaissance conduit Burrell (1988 : 233) à un constat relativement pessimiste quant au rôle du chercheur et de ses connaissances : « Nous sommes emprisonnés par notre connaissance et libérés par notre ignorance ». Il nous invite donc à cesser de parler de « types » d'organisation et à chercher à exprimer à la fois « le même et le différent » (et non plus le « même dans le différent ») afin ne de pas contribuer au développement de ces pratiques disciplinaires.

Pour les postmodernes, il s'agit ainsi d'abandonner toute recherche de légitimation de la connaissance dans des idées de progrès, d'émancipation de l'Homme, etc., quête qui, fondamentalement, ne fait que justifier des pratiques discriminatoires (Alvesson et Deetz, 1996).

L'abandon du projet épistémologique moderne

En mettant en évidence le paradoxe intrinsèque au projet moderne qui, sous couvert d'émancipation, conduit l'homme à sa propre domination, les postmodernes nous donnent des raisons de le rejeter. « Mon argument est que le projet moderne (de réalisation de l'universalité) n'a pas été abandonné, oublié, mais détruit, liquidé (Lyotard, 1988 : 32) ».

Les postmodernes rejettent toute possibilité de légitimation de quelque projet collectif que ce soit. Pour eux, cette démarche sous-tend l'idée d'un sujet autonome, auto-déterminé et cohérent qu'ils condamnent, nous l'avons vu. C'est ainsi la notion même de sujet qu'ils proposent de faire disparaître : « la conception occidentale de 'l'homme' a toujours été un mythe (Alvesson et Deetz, 1996 : 206) ». Il s'agit donc de faire le deuil d'un projet d'émancipation universel, mais aussi de 'travailler' la question du sujet. Pour Lyotard (1988 : 44) « cette élaboration (...) ne peut conduire qu'à abandonner d'abord la

¹⁰ Il ne s'agit donc pas d'une propriété dont disposeraient certains individus ou structures, propriété que l'on pourrait localiser et fixer en

structure linguistique communicationnelle (je/tu/il) que, consciemment ou non, les modernes ont accrédité comme modèle ontologique et politique ».

Ainsi entendue, la proposition postmoderne ne signifie ni anti-modernité ni le passage à un état postérieur à la modernité, mais au contraire un retour à un état antérieur au projet moderne. La perte des fondements essentialistes nous ramène à un monde fondamentalement hétérogène, changeant, disparate, fragmenté dans lequel le sujet perd sa place centrale et la notion d'identité qui lui était attaché. « Le postmodernisme ainsi entendu, n'est pas le modernisme à sa fin, mais à l'état naissant, et cet état est constant (Lyotard, 1988 : 24) ». En conséquence, on doit abandonner un idéal d'universalisme et, de fait, une vision de la connaissance comme progrès pour l'humanité. C'est à cet abandon auquel travaillent les postmodernes en élaborant des méthodologies 'critiques'.

2. 2. Ouvrir les indéterminations

A un niveau très général, l'objectif du courant postmoderne peut se définir comme le rejet des « grands-récits » totalisant du modernisme et comme la recherche des instabilités et des indéterminations que le discours et la science moderne ont fermées (Hassard, 1993 : 9). Les travaux des postmodernes sont ainsi marqués par le recours à des méthodologies ayant principalement pour objectif de porter un regard critique sur les travaux qui sont pour eux porteurs de l'idéologie moderne qu'ils dénoncent. Ils souhaitent *in fine* « ouvrir les indéterminations que la science sociale moderne, les conceptions quotidiennes, les routines, et les pratiques ont fermées (Alvesson et Deetz, 1996 : 210) ». Deux méthodes sont plus particulièrement utilisées par les postmodernes : l'élaboration de textes exprimant des « voix multiples » ou ayant recours à de nouveaux styles d'expression, et la méthode de déconstruction élaborée par Derrida¹¹.

Voix multiples, nouveaux styles

La mise en évidence, par les postmodernes, du caractère fondamentalement disparate, fragmenté et hétérogène du monde et du sujet, les conduisent à proposer des approches valorisant l'expérimentation de nouveaux styles et en particulier l'expression de voix multiples. Ainsi, empruntant à l'anthropologie, les postmodernes suggèrent d'élaborer des textes qui ne soient plus l'expression de la seule voix de

elle-même.

¹¹ D'autres méthodes sont aussi proposées par les postmodernes, notamment des méthodes d'analyse issues de la méthode généalogique de Foucault ou encore la lecture 'résistante'. *La lecture résistante*, par exemple, après avoir mis en évidence les contradictions du texte, se propose de montrer qu'il porte une idéologie et est, par-là même, instrument de domination (Alvesson et Deetz, 1996). Il s'agit donc à la fois de déconstruire le discours mais aussi de le réinterpréter de façon distanciée (ironique, cynique), pour dénoncer les relations de pouvoir du système plus large dans lequel ce discours s'inscrit. Les méthodes de déconstruction plus classiques (voir par exemple, Kilduff, 1993 ; Chia, 1996) ou d'expérimentation de nouveaux styles (Burrell, 1993 ; Hassard, 1999), nous semblent cependant aujourd'hui plus souvent utilisées.

l'auteur mais de plusieurs voix, dont celle des acteurs de la vie sociale étudiée (Jeffcutt, 1994). Cette polyphonie doit permettre de rompre avec la volonté de domination et de fermeture sous-jacente au discours moderne.

Dans ce même souci, ils proposent d'expérimenter de nouveaux styles rhétoriques (la métaphore par exemple), et plus largement d'autres formes d'expression (la peinture par exemple). Cet éclectisme n'a pas pour objectif de permettre une meilleure saisie de l'essence du monde (qui n'est qu'une illusion), mais de susciter l'intérêt, l'interrogation du lecteur. L'objectif pourrait se résumer ainsi « *je ne veux pas être bon, je veux être intéressant* ». Ici, les postmodernes nous invitent à envisager la production scientifique sous un angle esthétique (Kilduff et Mehra, 1997).

Le recours aux voix multiples ou à d'autres formes d'expression ne désengage néanmoins pas l'auteur de toute réflexion quant à son « autorité » et aux influences possibles de son travail. L'utilisation d'extraits de discours ou propos tenus par les membres de l'organisation étudiée peut en effet donner le sentiment d'un réalisme narratif et concourir par là même indirectement au mythe d'une réalité ontologique (Linstead, 1993 : 53). En même temps, redonner la parole aux « indigènes » (*natives*), n'empêchera jamais l'inégalité fondamentale entre le statut de leurs voix et celle de l'auteur dans le texte produit. Seule une réflexivité constante de l'auteur sur son travail et sur ses conséquences potentielles peut limiter ces effets, sans pour autant jamais totalement les empêcher. Reconnaisant en même temps l'indétermination fondamentale du sens, les postmodernes appellent parallèlement à une réflexion sur la lecture des textes produits, celle-ci étant considérée comme un acte de re-création à part entière. La méthode de déconstruction proposée par Derrida, et les approches dérivées (l'ethnographie déconstructive par exemple), participent pleinement de cette volonté d'empêcher la fermeture du sens et de déplacer le problème de l'écriture, de l'auteur vers le lecteur.

La déconstruction

Par la déconstruction, Derrida se propose de montrer que les discours se construisent autour de dualismes et qu'ils privilégient toujours le terme porteur d'idées de stabilité, d'ordre, de cohérence, mais qu'en même temps, par les logiques de différance et de complémentarité, le sens échappe fondamentalement à l'auteur de ces discours (Cooper, 1989). En d'autres termes, l'objectif de la déconstruction est de révéler les contradictions inhérentes à tout texte : le logocentrisme et la métaphysique de la présence sur lesquels, par le biais de moyens répressifs, il repose, en même temps que ses qualités de différance et de complémentarité (Linstead, 1993 : 57). Afin d'éviter le recours à un méta-niveau d'analyse (et donc de retomber dans les pièges du logocentrisme dénoncé),

la déconstruction s'appuie sur les propres termes du texte pour les détourner contre eux-mêmes¹². Dans un premier mouvement de renversement (*overturning*), le terme absent, différé, marginalisé, est recherché. Un second mouvement de métaphorisation (le *Pharmakon*, par exemple) empêche la clôture du sens en montrant que les deux termes supposés opposés sont en fait constitutifs l'un de l'autre (Cooper, 1989 : 493). Cette méthode vise ainsi à dénoncer l'illusion de référentialité du langage et celle du caractère contrôlable du sens, tout en suscitant de nouvelles interprétations des textes (pour illustration, voir encadré 3).

Encadré 3 — La déconstruction de la « Décision » (Chia, 1996) —

Le travail de déconstruction mené par Chia (1996) sur la notion de décision dans les travaux de Mintzberg et Waters (1990), Pettigrew (1990) et March (1988), montre que malgré les redéfinitions successives du concept (au travers des notions d'action, de changement et de résultat de processus d'interprétation), ses postulats ontologiques sous-jacents ne sont jamais remis en question. Chia (1996) rappelle ainsi que March (1988) remet dans un premier temps en cause les postulats prévalant en théorie de la décision : la stabilité et la cohérence des préférences des décideurs, la logique et les relations entre les activités organisationnelles (moyens et fins, solution/problème, activités de différentes unités), leur enchaînement historique (le passé explique le présent et le futur), le caractère « cohérent » des interprétations effectuées (compte-tenu des résultats attendus). A cette vision linéaire, logique et téléologique du processus de décision, March (1988) substitue une vision contextuelle de la décision dans laquelle les processus d'interprétation, considérés cette fois de manière beaucoup plus large, occupent une place centrale. Il souligne ainsi que les préférences s'adaptent aux expériences et en particulier aux résultats des décisions prises, que les activités organisationnelles sont souvent faiblement couplées, tant en termes de causalité qu'historiquement, et que les informations ne sont bien souvent pas interprétées en termes de leurs relations à la décision même (mais à d'autres événements). La décision devient « une activité sacrée, fortement contextualisée, entourée de mythes et de rituels, étant autant impliquée dans un ordre interprétatif que dans des choix particuliers (March, 1988 : 14, cité par Chia, 1996 : 203) ». Pour March, ces multiples ambiguïtés ne seraient pas fondamentalement problématiques. Elles permettraient au contraire aux objectifs de se développer au cours de l'expérience et à la communication d'exprimer plus qu'elle n'en dit réellement.

Chia (1996) reconnaît que la vision développée par l'auteur soulève des questions importantes sur les notions de choix et de causalité. Mais il remarque aussi que March néglige la signification ontologique plus large de création de réalité impliquée par la décision. En d'autres termes, la question de l'ambiguïté même de l'acte décisionnel n'est pas posée (*terme absent*).

Chia emprunte alors la métaphore de l'*incision* à Whitehead (1929) afin d'ouvrir notre compréhension de la décision. Etymologiquement en effet, décision (*decidere* : trancher) et incision (*incidere* : couper) sont relativement proches. A la lumière de ce rapprochement, on peut comprendre la décision comme une opération de coupure entre des éléments que l'on va considérer comme donnés (et que l'on va dès lors négliger, oublier), et des éléments que l'on va considérer comme étant absents et donc problématiques. En d'autres termes, décider c'est créer des choses qui nous apparaissent 'là' (des faits, des caractéristiques de la situation, des moyens à notre disposition) et des choses qui nous apparaissent 'pas là' et qui sont donc problématiques (des objectifs à atteindre, des prévisions). Ainsi entendue, la décision est un acte ontologique de création d'une réalité qui nous apparaîtra comme plausible et décidable (ce qui est là, ce qui n'est pas là).

Dans cette perspective, la « décision » ne peut être appréhendée comme une « donnée » à étudier par le chercheur, cette « donnée » étant elle-même le résultat d'une opération décisionnelle effectuée par le

¹² Le travail de déconstruction de l'ouvrage 'Organizations' de March et Simon (1958) mené par Kilduff (1993) illustre bien ce contournement. March et Simon dénoncent les travaux du Management Scientifique qui modélise le comportement humain comme machine et proposent un modèle cognitif du comportement. De fait, il ne s'agit plus de programmer dans l'organisation les comportements de l'homme au travail mais les esprits. Cependant, Kilduff (1993) montre que ce modèle sous-tend une conception de l'esprit comme machine de computation, soulignant ainsi la tension qui existe entre la dénonciation d'un modèle et sa célébration dans l'ouvrage de March et Simon. Suivant ici Linstead (1993), on peut néanmoins noter que cette analyse revêt un caractère inachevé, en ce qu'elle ne cherche pas à dépasser, par le biais de la métaphorisation, les tensions mises en évidence dans l'œuvre analysée.

chercheur lui-même : « Ce que l'on appréhende et cherche à voir ou décrire est déjà constitué par notre décision même de considérer un phénomène particulier comme objet d'étude (Chia, 1996 : 205) ». Cette vision de la décision comme acte d'incision et d'inscription implique de reconcevoir les dualismes classiques effectués en théorie de la décision. Dans cette perspective en effet, c'est la décision en tant que telle qui crée la distinction entre action et intention, entre texte et contexte, entre sujet et objet, interne et externe, présent et absent, changement et stabilité. Utiliser les notions de changement, d'action ou même d'interprétation plutôt que celle de décision empêche d'apprécier que les actes décisionnels sont l'expression d'une urgence à organiser, qu'ils structurent l'expérience humaine et la rendent ainsi pensable (Chia, 1996 : 205). Au contraire, appréhender la décision comme incision permet de la comprendre comme un acte ontologique originel d'incision, c'est-à-dire l'inscription simultanée d'une présence et d'une absence.

La déconstruction, en montrant que les textes, en leurs termes, portent une indétermination fondamentale, nous invite à ouvrir nos conceptions *a priori* de lecteur. L'objectif n'est pas simplement de valoriser le terme du dualisme qui a été marginalisé, ni de chercher à réconcilier les pôles antagonistes, démarche qui, pour les postmodernes, relève d'une ambition de représentation exhaustive du monde. Il s'agit d'éradiquer toute conceptualisation construite sur la base d'oppositions (Knights, 1997) et de libérer le lecteur de l'idée d'un sens ou d'un ordre prédéfini à découvrir (Linstead, 1993).

Un tel travail de déconstruction peut porter non seulement sur des discours, mais également sur toute pratique humaine (par exemple des méthodes managériales, des procédures organisationnelles, des règles de comportements etc.). L'ethnographie déconstructive considère ainsi la vie organisationnelle comme un « texte » dont elle analyse les termes et cherche, par ce biais, à susciter une compréhension nouvelle (Linstead, 1993 : 69-70). En identifiant les sources et conséquences de formulations spécifiques et des « effets-vérités » circulant dans et sur l'organisation, dans les contextes dans lesquels ils sont produits, l'ethnographie déconstructive tente de casser nos compréhensions conventionnelles de la vie organisationnelle. Les postmodernes soulignent que ce travail de déconstruction peut lui-même être déconstruit, suggérant par-là l'absence de clôture possible du sens d'un discours et, plus largement, de toute pratique humaine.

Les postmodernes, au travers de la déconstruction ou de l'expérimentation de nouveaux styles d'écriture visent à mettre en évidence les indéterminations de nos écrits pour nous libérer d'un système de pensée qui nous conduit à notre propre domination. Cette proposition implique, en ces termes mêmes, de reconsidérer le statut de nos productions ainsi que celui de la place que nous occupons dans ces processus d'écriture. Les postmodernes n'accordent en effet pas de statut privilégié à leurs écrits. Comme tout discours, ils sont considérés comme des « jeux de langage » ayant chacun leurs propres règles et structures (Lyotard, cité par Hassard, 1993 : 9). Impliquant eux-mêmes l'inscription d'un ordre sur un monde fondamentalement indécidable, ils sont menacés, comme les discours modernes, d'un mouvement de fermeture du sens. L'auteur du texte se doit donc de chercher à

empêcher cette clôture, en reconnaissant que le sens de ces écrits lui échappe et en tentant de redonner une liberté de re-création au lecteur. Ceci implique que l'auteur adopte une attitude réflexive vis-à-vis de son statut et des effets potentiels de ses productions.

2.3. Et empêcher la fermeture : réflexivité

Calàs et Smircich (1999) nous suggèrent ainsi de chercher à écrire de manière différente de sorte que les significations ne soient fixées que de manière relative en laissant la place aux autres, en particulier aux lecteurs. Il s'agit plus précisément de reconnaître que l'inscription d'un ordre est, avec le mouvement de différence, constitutif du langage, et dès lors d'être conscient du réseau de significations multiples dont nous sommes les effets et les producteurs, et des stratégies d'auteur que l'on utilise. Cette attitude d'humilité se traduit, chez ces auteurs, par un exposé de leurs intentions et présupposés, de leurs statuts et des éventuelles conséquences qui y sont attachés (pour illustration, voir encadré 4).

Encadré 4 —Réflexivité du chercheur (Calàs et Smircich, 1999)—

Le passage suivant, traduit de l'article de Calàs et Smircich (1999 : 650), illustre l'attitude d'humilité à laquelle appelle les postmodernes.

« ... Nous devons reconnaître que nous écrivons en tant que nord-américaines et membres d'une *business school*. Cette place influence sans aucun doute la façon dont nous comprenons certains problèmes dans les études sur les organisations. En écrivant ces lignes et le reste de cet article, nous faisons aussi face aux mêmes problèmes de représentation et de forme que ceux que nous exposons dans une perspective postmoderne. Au niveau le plus immédiat, écrire cet article comme un commentaire et une chronique de certains des enjeux passés et actuels du champ, c'est écrire dans une forme moderne qui trahit notre position supposée d'intellectuelles postmodernes. En tant que commentatrices, nous prenons la position autoritaire de narratrices de cette connaissance. En même temps, le fait d'écrire dans ce journal, dans la perspective de ce numéro spécial, définit déjà les limites de ce que nous écrivons. Nous pouvons aussi nous attendre à ce que nos lecteurs trouvent que nous n'avons pas trouvé d'issue à ces multiples contradictions. Mais en tant que postmodernes, nous ne nous attendions certainement pas autre chose ».

(Notre traduction de Calàs et Smircich, 1999 : 650, in *The Academy of Management Review*, vol. 24, n°4)

Cette volonté d'empêcher la fermeture du sens s'exprime aussi par une invitation constante du lecteur au questionnement et à la poursuite du dialogue. Après avoir 'ré-écrit' un article de Weick (1989) portant sur la construction théorique en théorie des organisations, Calàs et Smircich (1992 : 245) nous interrogent : « ... notre ré-écriture dans cet espace, qui met en avant les formations discursives de la théorie des organisations par le biais des 'théories féministes', est une forme de théorisation. Mais est-ce de la théorie des organisations ? Nous ne pouvons répondre d'une manière ou d'une autre à cette

question, et vous laissons, vous, lecteur, prendre la décision (Calàs et Smircich, 1992 : 247) ». Ce questionnement se prolonge dans leur article de 1999, sous une forme quelque peu différente : « pouvons-nous écrire d'une façon qui fixerait les significations de manière relative, laissant la place aux autres ? *Serait-ce alors encore appelé de la recherche ?* (Calàs et Smircich, 1999 : 665) », cependant que là encore, les auteurs se refusent à apporter quelque réponse.

Cette recherche d'ouverture se marque chez d'autres auteurs par une attitude de distanciation ironique, d'autodérision. Un texte critiquant la philosophie représentationnelle portant en termes sa propre contradiction, il s'agit d'engager un contre-mouvement afin d'empêcher la fermeture du sens. « Nous devrions être plus joueurs avec nos discours », souligne ainsi Gergen (1992 : 215), « nous qui les murmurons ne donnons ni la vie à la réalité ni à des propriétés internes (raison, intérêts, pensées). Nous nous engageons plutôt dans des passe-temps, des rites ou des formes de vie publics, et pour de telles entreprises, il n'y a aucun fondement absolu ». Cette attitude de jeu se traduit différemment selon les auteurs (Gergen, 1992) : Derrida écrit volontairement de manière ambiguë et elliptique, et déconstruit ses propres textes. D'autres adoptent une attitude de dandy ou jouent au fou. D'autres encore suggèrent de manière provocatrice d'aller « pisser en public » (Sloterdijk, cité par Gergen, 1992). Le travail de Burrell (1993), illustre bien, dans ces excès, l'attitude d'autodérision suggérée par les postmodernes (voir encadré 5).

Encadré 5 — Ironie du chercheur (Burrell, 1993) —

Burrell (1993) précise dans un premier temps qu'il n'a écrit ce texte qu'à contre-cœur. Si cela avait été possible, il aurait préféré présenter une compilation d'extraits d'une vidéo intitulée « *Eco and the Bunnymen* » (d'où le titre de l'article), qu'il avait réalisée et diffusée à l'occasion d'une Conférence ayant eu lieu à Keele. Ce travail voulait délibérément rejeter l'autorité de l'auteur et faire participer l'audience à sa production. Il refusa, dans cette perspective, de répondre aux questions des participants après la diffusion de cette vidéo. Ce travail fut malheureusement un échec à plusieurs titres : les participants ne posèrent aucune question et ne firent apparemment aucun commentaire. Parallèlement, le département des promotions et salaires de l'université lui firent comprendre que ce travail ne pouvait être considéré comme une recherche, encore moins une publication, et qu'il s'agirait qu'il occupât son temps de professeur de manière plus pertinente. Il tenta alors de distribuer sa vidéo. Mais les lois des droits d'auteur ne permettaient pas une telle diffusion¹³. Retour, donc, au monde écrit.

L'auteur ne souhaite pas, dans ce travail, réintégrer son statut de professeur, mais plutôt montrer que d'autres formes de présentation, d'argumentation et de critiques sont possibles. Il développe un ensemble d'arguments selon lesquels le modernisme et son expression institutionnelle dans l'université créent « une misère immense » : sa discipline et l'univers intellectuel contrôlé qu'elle crée, sa hiérarchie et sa main-mise sur ce qui est reconnu comme étant de la connaissance scientifique, son recours à des pratiques discriminatoires et d'exclusion pour conserver un capital culturel, la prégnance de la pensée linéaire, sa transformation progressive en « marché », sont en particulier soulignés.

Le postmodernisme peut offrir une ouverture sur le monde et un nouvel espoir, cependant qu'il nécessite une reconception de la connaissance et du système universitaire. Si l'université moderne est gouvernée par des

¹³ *Echo and The Bunnymen* fut un groupe anglais de musique pop qui connut son heure de gloire dans les années 80. Ceci explique peut-être cela.

pratiques de différenciation, de caractérisation, et d'exclusion, par la primauté du langage et du sens, le principe de réalité, la discipline, et des règles d'homogénéité et de consensus, l'université postmoderne pourrait être animée par le désir et les sens, le plaisir, le carnaval, le paralogisme et le désaccord.

L'auteur relit alors son texte et nous fait part de ses doutes : comment est-il possible de décrire une telle université alors que ce que l'on a sous les yeux est si éloigné d'une telle conception ? Comment un homme d'âge moyen peut-il traiter de tels problèmes sans être considéré comme priapique ? Tout ceci n'est-il pas le fait d'une certaine nostalgie vis-à-vis du romantisme des années 70 ?

Burrell balaye ces hypothèses : tout est représentationnel et il n'y a pas de monde réel sur lequel dire quelque chose. Quelle est l'utilité dès lors du postmodernisme ? Doit-il être considéré comme inutile dans la mesure où il ne propose rien d'autre qu'une pluralité de discours hétérogènes, qu'une meilleure université comme il l'a suggéré ? Il préfère aller « pisser en public » plutôt que de croire cela (sans nous suggérer d'ailleurs d'autres réponses). Il nous fait part de ses nouveaux désirs : que le liquide mousseux de son pistolet à eau à destination de Mike Reed (un critique virulent du postmodernisme) ne soit pas du liquide vaisselle (*for hands that do dishes*)... il termine son article en nous suggérant un futur titre pour une nouvelle vidéo : « *glands that do wishes* ».

Les postmodernes, sous des formes différentes, nous proposent ainsi de nouveaux styles d'écriture visant globalement à empêcher la fermeture du discours et l'autorité de l'auteur, et à redonner une liberté de re-création au lecteur. La réflexivité de l'auteur, dans ces processus d'écriture, occupe dès lors une place centrale : il s'agit de s'interroger quant à son propre statut et ses intentions sous-jacentes, d'exprimer ses propres doutes et questionnements pour inviter le lecteur au dialogue et à la réflexion.

L'originalité du postmodernisme peut dès lors s'entendre comme une redéfinition des objets de connaissances que nous nous donnons, mais aussi, plus fondamentalement sans doute, comme une conception nouvelle des connaissances que nous produisons et de notre place et rôle dans ces processus et dans leurs effets. Les postmodernes nous proposent ainsi de rejeter le projet de connaissances moderne et nous appellent à résister à ce style de pensée. Les méthodes de déconstruction ou d'expérimentation de nouveaux styles d'écriture et l'attitude réflexive qu'ils nous suggèrent d'adopter visent alors à corrompre et à résister à la fermeture du discours et à ses effets sur le lecteur, pour *in fine*, nous libérer d'une pensée qui conduit à notre propre domination.

Malgré l'ouverture qu'elle nous suggère, cette proposition fait face à un certain nombre de critiques ayant trait d'une part à son caractère totalisant, et d'autre part à ses conséquences en terme de connaissance et d'action.

3. Le postmodernisme : ni avec, ni sans ...

3. 1. Ni avec ...

De l'ouverture à la totalisation

Par son expression dans les travaux des auteurs qui s'en revendiquent, et plus largement par son message, le courant postmoderne peut apparaître comme un discours totalisant. Alvesson (1995) souligne en premier lieu les très nombreuses définitions du postmodernisme qui signifie parfois période, parfois style de pensée, les auteurs ne mettant pas toujours le même sens derrière ces termes. Les postmodernes revendiquent d'ailleurs cette hétérogénéité du sens : « en fait, des efforts pour standardiser sa signification contrediraient ce qui (...) est un trait distinctif de *l'argument de mouvement* du postmodernisme (Willmott, 1992 cité par Alvesson, 1995 : 1050) ». Pour Alvesson, cette revendication n'est pas sans poser quelques problèmes. Recouvrant des travaux de nature très différente, le postmodernisme conduit à la dissolution de l'unité de la proposition qu'il porte, se réduisant alors à un simple slogan servant à donner à un groupe social une identité. Ainsi, c'est la revendication de l'auteur qui va permettre d'attribuer à son travail son caractère postmoderne, et non pas la nature même de sa proposition. De fait le postmodernisme devient un label marketing. Ironiquement Alvesson (1995 : 1071) conclut « parfois le postmodernisme me frappe par sa ressemblance avec le flipper (...) Plus ça rebondit, plus ça marque de points ».

Par-delà cet « effet-vérité » créé par la revendication du postmodernisme, les postmodernes peuvent être considérés comme porteurs d'un message totalisant. Ils qualifient en effet de « moderne » un ensemble disparate de travaux, ignorant par là le caractère incontrôlable du sens (Alvesson, 1995). Dans cette perspective, Reed (1993) remarque que la critique postmoderne surestime largement les phénomènes de totalisation de la pensée moderne et sous-estime en contrepartie les caractéristiques locales et fragmentées de son histoire. L'accent mis sur l'impérialisme intellectuel et l'autoritarisme institutionnel du modernisme, et les pratiques disciplinaires qu'ils engendrent, peut être considéré comme une narration aussi totalisante dans ces intentions que la tradition à laquelle elle souhaite échapper (Kellner, 1988, cité par Reed, 1993 : 171). Or les théoriciens du social ont depuis longtemps reconnu que l'étude de la société était une entreprise bien plus complexe que celle de faire correspondre des données à un système de pensée supposé universel. Ils ont de fait engagé des efforts importants pour examiner et réfléchir sur les postulats sous-jacents à leurs analyses et leurs théories. L'attaque systématique des postmodernes à l'encontre des théories modernes et d'un système de pensée supposé cohérent peut, dans cette perspective, être envisagée comme le résultat d'une lecture étroite des méta-récits de la modernité et de ses influences sur les développements théoriques. Sans doute le projet moderne est-il bien plus fragmenté, ambivalent et auto-réflexif que ce que les postmodernes s'accordent à reconnaître. L'interprétation totalisante effectuée par les

postmodernes pourrait d'ailleurs être un moyen de légitimer intellectuellement et institutionnellement leur vision, conclut Reed (1993 : 169). Alvesson (1995 : 1065) résume ainsi le paradoxe : « évitez tous grands récits autres que ceux revendiqués par les postmodernes ! ».

Un second ensemble de critiques s'adresse aux conséquences en termes d'actions et de connaissances de la proposition postmoderne. Les postmodernes nous suggèrent une attitude de résistance et de soupçon sur laquelle il est difficile de fonder et légitimer quelque forme ou projet de connaissances. Le rejet des postulats épistémologiques modernes nous ôte en effet les moyens dont nous disposions pour connaître. Et le refus d'une quête d'universalisme nous enlève toute volonté, toute ambition de connaissance. Ces problèmes se traduisent par des critiques plus ou moins importantes et par l'adoption, pour certains de positions se démarquant du postmodernisme.

Le refus de tout fondement ontologique ...

La vision anti-essentialiste du monde proposée par les postmodernes et l'importance qu'ils accordent au langage et aux discours conduisent à concevoir l'organisation, l'individu ou toute activité humaine comme des textes. L'objet d'analyse devient, dans cette perspective, l'écriture du monde, c'est-à-dire comment des « effets-vérités » sont produits et re-crées de manière continue par des auteurs et des lecteurs, dans des processus d'inscription et des mouvements de différance. Une telle conception du monde et du langage n'est pas sans poser problème, en particulier pour ceux et celles qui cherchent à appréhender et combattre les différentes formes d'oppression et d'inégalités dans les organisations (liées en particulier à l'âge, le sexe, la race, l'origine économique, sociale, le handicap). Les postmodernes sont en effet conduits à concevoir les processus de marginalisation, d'exclusion, de catégorisation dans les organisations comme le résultat de processus d'écriture pouvant se comprendre comme une différance derridienne. Les différences de statuts entre les hommes et les femmes dans les entreprises, par exemple, s'entendent ainsi comme des constructions au sein de processus sociaux de différance, cependant qu'il n'y aurait pas de différence réelle non médiatisée (Hearn et Parkin, 1993 : 160). Le postmodernisme neutralise de fait toute tentative d'appréhension des expressions matérielles du pouvoir et de l'oppression.

Certes, le pouvoir (en particulier ses relations avec la connaissance) est une préoccupation majeure du postmodernisme. Mais la conception foucaldienne du pouvoir sur laquelle les postmodernes s'appuient en particulier, empêche là encore, la reconnaissance et l'étude particulière de l'oppression dans l'expérience matérielle de ceux qui la subissent (Hearn et Parkin, 1993 : 154). Thompson (1993) remarque à ce propos que le lien quasi-systématique effectué par les postmodernes entre le langage et le pouvoir nie l'incarnation de ces relations dans nos vies quotidiennes. Or, « c'est une chose de dire que le langage est une ressource importante pour l'identification et l'incarnation du pouvoir, mais cela

en est une autre de dire que par nécessité, le pouvoir vient à la vie et est lié de façon indissoluble au langage (Thompson, 1993 : 199) ». De manière plus générale, la conception foucaldienne du pouvoir comme condition, et non comme résultat de relations ou propriétés de certains individus ou groupes, conduit à voir du pouvoir partout et en même temps nulle part. En conséquence, « cette notion perd de son pouvoir explicatif et devient un principe métaphysique (notre traduction, Dews, 1986, cité par Thompson, 1993 : 201).

L'absence de prise en compte, voire la négation, des conséquences matérielles du pouvoir dans le postmodernisme pose de fait un problème majeur pour qui cherche à aller au-delà d'une simple forme de résistance au système de pensée moderne (Hearn et Parkin, 1993). Certains auteurs se revendiquant du postmodernisme ou du poststructuralisme (notamment certains féministes) sont donc tenter de réhabiliter l'idée d'une certaine ontologie. Kilduff et Mehra (1997), par exemple, proposent : « les contextes peuvent être considérés comme étant relativement stables et cette relative stabilité permet une interprétation cohérente. En même temps il y a toujours 'une marge de jeu, de différence' qui ouvre la possibilité de nouvelles interprétations dans les limites du contexte ».

La redéfinition des objets de recherche au travers des notions d'écriture et de différance ne va donc pas sans poser problème. L'indétermination du langage revendiquée par les postmodernes questionne plus largement l'intérêt de l'activité scientifique.

L'indétermination du langage

Relevant le caractère insaisissable du sens propre au langage, Alvesson (1995 : 1051) s'interroge ainsi sur le pourquoi de la production scientifique : « Si vous prenez le caractère fondamentalement incontrôlable du sens au sérieux, ou doutez qu'il soit possible de communiquer les résultats d'une étude à d'autres êtres rationnels, alors il n'y a aucune raison d'écrire des papiers ou des ouvrages (...) pour une audience académique ». Parker (1993) pose cette question en termes de responsabilité. Il souligne ainsi qu'au moins temporairement, alors qu'il écrit ce texte, il en est l'auteur. Et ce par ce qu'il considère qu'il ne peut pas ou ne devrait pas échapper à cette responsabilité. Il se doit donc, s'il pense qu'il a quelque chose à dire, de tenter de le dire aussi clairement que possible. Sinon, effectivement, pourquoi écrire ?

Cette remise en cause par la vision postmoderne des capacités dont nous disposons pour connaître (capacité d'appréhender autre chose que des textes, capacité de contrôler le sens de nos écrits) renvoie, plus largement, à la question de la légitimité, et donc de l'ambition de connaissances dans le postmodernisme.

Pour quoi écrivons-nous encore ...

En lieu et place de connaissances universelles susceptibles d'améliorer le bien-être de l'humanité, les postmodernes nous proposent d'adopter une attitude de résistance et de soupçon vis-à-vis du style de pensée et des grands-récits du modernisme. Les connaissances élaborées par ce biais sont des petits récits, des jeux de langage ne pouvant prétendre à aucun statut privilégié. La proposition postmoderne ne constitue ainsi pas un projet, au sens d'une volonté orientée vers un but, mais plutôt une posture de résistance locale, posture derrière laquelle il est difficile de trouver des raisons d'agir et connaître (Allard-Poesi et Perret, 1998). En détruisant en effet la notion même de sujet (et avec, d'intentionnalité), les postmodernes s'interdisent de refonder quelque forme de « projet » et donc de légitimité, que ce soit. On peut de fait qualifier cette position de négativiste au sens où elle refuse toute réalité, mais également toute croyance. Parker (1993 : 207) souligne bien ce problème intrinsèque à la proposition postmoderne : « une fois que l'on a reconnu que le progrès et la rationalité sont des notions relatives, il nous incombe de laisser tomber si l'on pense que rien de ce que l'on dit n'a d'importance, ou, si l'on pense que cela en vaut encore la peine, d'établir de nouveaux fondements à partir desquels poursuivre notre pratique ». Cependant, ajoute-t-il (1993 : 205), « les postmodernes ont sûrement raison de souligner les dangers de croire que j'écris la vérité, mais ils ne me donnent aucune raison claire pour vouloir écrire ».

Par-delà une forme de résistance locale, pour quoi, dès lors, écrire encore ? Parallèlement, quelle peut-être la portée de ces petits récits, de ces jeux de langage relatifs ? Ces questions se posent en particulier à ceux et celles qui pensent que les connaissances et l'action peuvent être utiles pour aller au-delà de la résistance et véritablement changer certains aspects des organisations. Certains courants féministes en théorie des organisations entretiennent ainsi de nombreuses proximités avec le mouvement postmoderne, mais doivent en même temps s'en démarquer (Calàs et Smircich, 1992 ; 1999). Si, en particulier, ils partagent la plupart des critiques du postmodernisme à l'encontre du système de pensée moderne (en particulier une vision totalisante de la connaissance, une vision anti-essentialiste du monde et du sujet, et une conception anti-référentielle du langage), certains s'interrogent quant à la portée politique du relativisme absolu qu'il sous-tend. Que deviennent en effet les théories 'féministes' si elles doivent abandonner la notion de 'femme' ? Si elles ne prétendent qu'au statut de « petits récits », quelle peut être leur portée politique (Calàs et Smircich, 1992 : 241-245) ? Certains auteurs considèrent que ces formes de connaissances peuvent permettre d'intervenir et de changer les conditions d'oppression spécifiques qui sont vécus par certains dans les organisations, en même temps qu'il convient de s'engager aussi en dehors du texte (Calàs et Smircich, 1999 : 660). D'autres auteurs (Knights, 1997) rejettent la proposition postmoderne dans laquelle ils ne trouvent

aucune source de légitimité pour leurs actions, et cherchent à retrouver de nouvelles raisons d'agir et de connaître dans une modernité idéalisée.

Cette quête trouve un écho particulier chez Habermas et les modernistes critiques. Ceux-ci partagent avec les postmodernes une vision du langage comme système de distinction jouant un rôle central dans le processus de construction de la réalité, ainsi qu'une conception de la connaissance comme instrument de pouvoir. Avec eux, ils remettent aussi en cause l'idée d'un sujet connaissant autonome et unitaire. Ensemble, les postmodernes et les modernistes critiques voient « les réalités, les individus et les relations sociales comme des constructions non essentielles élaborées dans des conditions de pouvoir et de contestation et remplies d'opacité, de contradiction et de suppression des conflits (Alvesson et Deetz, 1996 : 193) ». Cependant contrairement aux postmodernes, les modernistes critiques, et plus particulièrement Habermas, ne rejettent pas l'ambition du projet moderne. Ils remettent par contre en cause sa traduction dans la société contemporaine. Ainsi pour Habermas, il existe différentes formes de rationalités, expressions de la raison moderne : une rationalité technique, instrumentale, qui tend à être gouvernée par l'hypothétique et le théorique et qui se focalise sur le contrôle par le développement de chaînes de moyen-fin ; une rationalité pratique centrée sur le processus commun de compréhension et de détermination des objectifs à atteindre, plutôt que sur le contrôle et le développement de moyens comme buts à accomplir (Alvesson et Deetz, 1996 ; Burrell, 1994). Dans tout système social équilibré, ces deux formes de raison devraient naturellement se compléter. Mais la science moderne, avec les structures sociales contemporaines, a eu tendance à toujours privilégier une rationalité technique. « Dans la mesure où cette rationalité technique domine, elle revendique le concept de rationalité dans son ensemble, et les formes alternatives de raison apparaissent irrationnelles (Alvesson et Deetz, 1996 : 200) ». Pour Habermas donc, c'est en retrouvant cette rationalité pratique perdue que l'on sauvera la modernité. Une telle forme de rationalité s'exerce dans le dialogue et une communication 'vraie', non dénaturée, et elle permet *in fine* d'atteindre le consensus entre les hommes et donc l'universalité à laquelle le projet moderne prétend.

Cette quête de restauration du projet moderne est refusée par les postmodernes. En particulier, Lyotard (1988) dénonce l'illusion d'universalisme auquel ce projet n'échappe pas dans la notion de « consensus communicationnel » qu'il propose. Alvesson et Deetz (1996) mettent de plus en avant le caractère improbable d'un tel consensus en soulignant l'indétermination fondamentale du langage. Ils y voient par ailleurs une conception idéalisée de l'homme (qui serait fondamentalement bon, qui chercherait la compréhension mutuelle dans la communication) que les postmodernes rejettent. Enfin, la notion de raison pratique suppose, même si Habermas ne la fonde pas dans l'individu mais dans la communication, une unité du sujet inacceptable pour les postmodernes (Alvesson et Deetz, 1996).

Les postmodernes se refusent ainsi à refonder quelque forme de légitimité que ce soit. Il semble donc qu'on ne puisse faire avec si l'on pense que l'action et la connaissance valent encore la peine (Parker, 1993). Il serait en même temps à notre sens illusoire de faire sans. Le postmodernisme a en effet fondamentalement modifié la façon dont nous pouvons concevoir nos objets de connaissances, ouvert la voie à de nouvelles formes d'écriture, et en même temps légitimé de nouveaux courants de recherche. Plus fondamentalement peut-être, il conduit à transformer les questions épistémologiques classiques en questions éthiques et politiques.

3. 2. Ni sans ...

3. 2. 1. De nouvelles voix(es) pour les théories des organisations

Le courant postmoderne a ainsi conduit, on l'a vu, à redéfinir de manière profonde les objets que nous nous donnons à étudier en théorie des organisations (l'écriture de l'organisation et du sujet, en particulier), et en même temps ouvert à la voie à de nouvelles méthodes et formes d'écriture (la déconstruction, de nouvelles formes rhétoriques). Parallèlement, malgré son refus d'établir de nouveaux fondements et formes de légitimité pour les connaissances que nous produisons (et sans doute en réaction à ce refus), le postmodernisme a servi, voire légitimé de nouveaux courants théoriques dans les études sur les organisations : le post-structuralisme féministe, les approches post-coloniales et les théories de l'acteur-réseau notamment (voir Calàs et Smircich, 1999, pour une revue).

A un niveau très général, ces courants théoriques partagent, avec les postmodernes, une vision anti-référentielle du langage et une conception des connaissances comme mode d'actualisation, de reproduction et de légitimation de relations de pouvoir. Ils cherchent donc, avec eux, de nouvelles formes d'écriture en vue de 're-présenter' d'autres voix et d'autres types de connaissances que celles représentées par le style de pensée moderne. Les auteurs s'inscrivant dans le poststructuralisme féministe, par exemple, cherchent à mettre en évidence, par la déconstruction notamment, comment le langage utilisé dans les théories des organisations privilégie les intérêts de certaines catégories (l'homme blanc dans une position sociale privilégiée par exemple) au détriment d'autres voix (Calàs et Smircich, 1992). Initialement centré sur l'analyse de la dévalorisation et de l'exclusion du féminin des théories et des pratiques discursives dans les organisations, ce courant s'est peu à peu intéressé à d'autres catégories exclues (exclusion au nom de la race, de la sexualité, de la classe sociale, du handicap) et sur les intersections entre ces différentes modes de marginalisation (voir Hearn et Parkin, 1993, par exemple).

Sous l'impulsion de certains chercheurs du tiers monde, les analyses post-coloniales (voir Calàs et Smircich, 1999 : 661-663) montrent que les théories occidentales du management créent des catégories d'analyse qui, même pour les plus critiques d'entre elles, n'échappent pas à l'ethnocentrisme. Le courant poststructuraliste est ainsi envisagé comme une critique de *l'ouest par l'ouest*, excluant, en conséquence, d'autres formes de connaissances. Les relations de ces théories avec les organismes de régulation mondiaux (le FMI par exemple) sont aussi dénoncées. De manière plus générale, les conceptions occidentales du marché, de la globalisation, du développement, et des processus de modernisation, sont envisagées comme étant l'expression des intérêts du capital global, expression qui empêche celle d'autres populations. Les auteurs s'inscrivant dans ce courant proposent ainsi d'autres catégories analytiques et approches représentationnelles pour se 'représenter' en leurs propres termes. Ils considèrent cependant aussi leur propre statut de privilégiés et leur responsabilité en tant que 'parlant au nom des autres'. Ils s'interrogent donc quant aux autres voix qu'ils n'expriment pas et tentent, par l'utilisation d'autres formes d'écritures (la poésie, les images etc.) de rendre compte de ces silences.

Les courants poststructuralistes féministes et les approches post-coloniales se préoccupent ainsi des relations entre le langage, la connaissance et la marginalisation de certaines voix, en même temps qu'ils cherchent, par une réflexion sur leur statut d'auteur et leurs écrits, à leur faire une place. Ces proximités avec le mouvement postmoderne s'arrêtent cependant là (Calàs et Smircich, 1999 : 659). Ces courants théoriques se démarquent en effet de manière plus ou moins importante de l'argument anti-essentialiste du postmodernisme en en soulignant les limites politiques. Certains auteurs s'inscrivant dans le courant poststructuraliste féministe insistent sur la nécessité de lier les textes déconstruits aux expériences concrètes de ceux qui sont opprimés dans les organisations, nous l'avons vu. D'autres préfèrent adopter une vision moins dispersée et fragmentée du sujet, en l'envisageant comme 'décrété', 'mis en scène' (*enacted*) par les conditions sociales et culturelles et les relations de pouvoir de l'organisation. Il ne s'agit donc plus ici simplement de déconstruire une vision moderne pour lui résister, mais de trouver de nouveaux fondements pour s'engager en dehors du texte et changer certains aspects des organisations. Dans une perspective similaire, bien qu'un peu moins ambivalente, certains auteurs s'inscrivant dans le courant post-colonial prônent un 'essentialisme stratégique' (Spivàk, 1987, cité par Calàs et Smircich, 1999 : 662). Il s'agit ici de défendre temporairement l'idée d'une identité « essentielle » de certains groupes afin de pouvoir s'organiser pour combattre la vision occidentale dominante et les oppressions auxquelles elle donne lieu.

Ces courants de pensée se détournent ainsi de la proposition postmoderne en rejetant l'attitude négativiste qu'elle sous-tend. La vision anti-référentielle du langage a donc en quelque sorte légitimé de nouvelles perspectives théoriques, en même temps que certains arguments postmodernes, par leur 'radicalité' et leurs conséquences en termes d'actions et de connaissances, ont conduit ces courants théoriques à rechercher de nouvelles bases sur lesquelles asseoir leur engagement politique. Si cette quête se traduit souvent par une position ambivalente vis-à-vis de l'anti-essentialisme du postmodernisme, la question de la légitimité n'est jamais abordée de manière frontale, ni par les auteurs postmodernes, ni par ceux se revendiquant de ces courants alternatifs : Dans quelle mesure est-il légitime de chercher à « changer les conditions d'oppressions que vivent certaines personnes dans les organisations ? ». Au nom de quoi, ces « petits récits » seraient-ils plus légitimes que les grands récits de la modernité ? Ne faut-il pas y voir une nouvelle quête d'émancipation, de libération universelle ? Ne devrait-on pas discuter de cette question avant « d'exercer la terreur », pour reprendre la terminologie de Lyotard, au nom de l'émancipation de certains ? Elles ne sont certes pas très *politiquement correctes*, mais ce sont, à notre sens, aussi et peut-être surtout, ces questions que nous pose le postmodernisme. *Pourquoi les oublier ?*

3. 2. 2. De nouvelles questions « épistémologiques »...

En envisageant le risque de totalisation que porte toute forme de connaissance et le lien pouvoir/connaissance, le postmodernisme nous invite en premier lieu à interroger ces pratiques et leurs effets en tant que formes de pouvoir. Calàs et Smircich (1999 : 665) soulignent à ce propos que « sous couvert des conventions de neutralité, nous excluons le langage de l'éthique et du pouvoir de nos théories, masquant et présentant par-là les intérêts de certains comme étant la réalité de tous ». Il s'agit ici en particulier de nous interroger quant aux formes et stratégies que nous utilisons pour connaître, et d'évaluer dans quelle mesure celles-ci contribuent à l'exclusion ou la marginalisation d'autres voies en même temps qu'à la légitimation de certaines formes d'oppression. Le postmodernisme nous incite donc plus généralement à être conscient des règles de production de connaissances (méthodes), et de stratégies d'écriture que nous utilisons (Calàs et Smircich, 1999), appelant par-là à la responsabilité éthique et politique du chercheur vis-à-vis de ses activités et de ses productions. *Ne peut-on écrire différemment ? Ne peut-on laisser de la place aux autres* (Calàs et Smircich, 1999 : 665) ?

En soulignant l'indétermination du langage, le postmodernisme nous invite plus largement à « rénover » la conception que nous avons de nous-mêmes en tant qu'auteur, en étant conscient de la façon dont nos écrits théoriques s'inscrivent dans des institutions qui nous « écrivent » autant que nous les « écrivons » (Calàs et Smircich, 1999 : 665) : dans quelle mesure les formes et les stratégies

« d'écriture » que nous utilisons pour connaître et leurs résultats soutiennent-ils les relations de pouvoir de nos institutions ? *Ne peut-on écrire différemment ? Cela sera-t-il encore considéré comme de la recherche* (cf. la mésaventure de Burrell, encadré 5) ?

En second lieu, la remise en cause par le postmodernisme de la légitimité du projet de connaissance moderne implique de s'interroger sur les raisons pour lesquelles nous cherchons à connaître. Si l'on pense, avec Parker (1993), que nos pratiques scientifiques valent encore la peine, il nous faut apporter de nouvelles réponses à cette question qui auparavant allait de soi. *Pour quoi écrivons-nous ?* La question épistémologique centrale s'adresse dès lors à l'objectif, la finalité de la production de connaissance. Le débat ne porte donc plus sur la nature de la vérité et les chemins pour y parvenir, mais sur le pour quoi de cette recherche (le progrès, le bien-être de l'humanité, la liberté ?). Cette question de la finalité nous renvoie dès lors à un débat éthique et politique : *quelles valeurs portent les connaissances que nous produisons ? Quelles valeurs souhaite-t-on porter ? Que signifient-elles, qu'impliquent-elles ? Pour quoi faire ?*

Sans nécessairement embrasser l'ensemble des postulats postmodernes, nous nous trouvons ainsi fondamentalement « changés » par cette rencontre. Il « a laissé des traces sur la façon dont nous considérons nos théories et nous-mêmes (Calàs et Smircich, 1999 : 665) ». En particulier (et paradoxalement), le mouvement postmoderne déplace les questions épistémologiques, de questions portant sur la nature de la vérité et des chemins pour y accéder, à des questions éthiques et politiques au centre de laquelle se trouve la responsabilité du chercheur quant aux connaissances qu'il produit et leurs finalités. « Ni avec », donc, car nous ne pourrions sans doute plus écrire, « ni sans », car nous ne pouvons plus écrire de la même manière.

Conclusion

Rejetant les postulats épistémologiques modernes, le postmodernisme nous propose une vision du monde et du sujet fondamentalement fragmentée, indéterminée, changeante, problématique, dont la complexité et le mouvement continu excèdent largement les capacités du langage. Une telle conception du monde et du sujet ne se démarque pas fondamentalement, à notre sens, de visions défendues par d'autres auteurs en théorie des organisations que les postmodernes qualifieraient sans doute de « modernes » (Weick par exemple). Cependant, l'importance qu'ils accordent au langage et la vision anti-référentielle et indéterminée qu'ils en proposent, les conduisent à une conception des objets que nous étudions, des connaissances que nous produisons sur ceux-ci et de notre statut dans ces

processus, qui rompt de manière radicale avec le projet épistémologique moderne. L'organisation, et les objets de connaissances que nous nous donnons, deviennent des 'textes' écrits par le biais d'inscription d'un ordre en même temps que des mouvements de différence, et dont la signification nous échappe fondamentalement.

De par leurs postulats, mais aussi de par les conséquences qu'ils lui attribuent, les postmodernes se refusent ainsi à toute quête de référentiel entre les connaissances que nous produisons et le monde. Une telle quête est, en effet, pour eux non seulement illusoire, mais elle justifie, au nom de projets universellement partagés, des pratiques et des discours qui sont synonymes de terreur et de domination. Le postmodernisme nous propose dès lors de résister, voire de chercher à démanteler, ces discours de la modernité qui ferment les indéterminations du langage et du monde, pour ainsi nous libérer des totalisations auxquelles ils conduisent, tout en refusant de refonder quelque forme de légitimité ou de projet que ce soit.

Si le caractère radical d'un tel système est difficilement tenable pour qui cherche à mener et justifier un projet de connaissances, c'est en même temps cette 'radicalité', nous semble-t-il, dans son négativisme le plus absolu, qui constitue l'originalité et l'apport du postmodernisme. Ce négativisme nous renvoie en effet des questions fondamentales quant à la légitimité et au pour quoi des connaissances que nous produisons. C'est aussi lui qui, par les réactions qu'il suscite, amorce des réflexions et débats au sein de la communauté scientifique sur les conséquences des connaissances que nous produisons. La critique radicale et la déconstruction peuvent ainsi constituer, nous semble-t-il, des leviers privilégiés pour modifier le regard que nous portons sur nos pratiques et nous pousser à les transformer.

Pour quoi (faire) avons-nous écrit ici ?

Pour fixer le flot continu de nos pensées désordonnées. Et en même temps nous changer. Donner à penser que nous avons quelque chose à dire. Nous convaincre que nous avons des choses à dire. Devenir des auteurs...donc pas postmodernes...

Pour montrer les apports du postmodernisme à la communauté française, asseoir notre présence et revendiquer notre expertise de ce courant dans cette communauté, mettre une lignes de plus à notre CV...donc pas postmodernes...

Pour engager des dialogues sur le sujet, parce que peut-être, on peut essayer d'écrire et d'agir différemment...susciter des débats et confronter des points de vue...bien que...il ne faut pas se faire d'illusions, serons-nous lues ? Sommes-nous prêt(es) à en accepter les conséquences ... donc un peu moins modernes...A vous de choisir, d'écrire la suite...

Bibliographie

- Allard-Poesi, F., Perret, V., 1998, Le postmodernisme nous propose-t-il un projet de connaissances ? , *Cahier de Recherche DMSP*, n°263, Université de Paris-Dauphine.
- Alvesson, M., 1995, The Meaning and Meaninglessness of Postmodernism: Some Ironic Remarks, *Organization Studies*, 16/6, pp. 1047-1075.
- Alvesson, M., Deetz, S., 1996, Critical Theory and Postmodernism Approaches to Organizational Studies, in Clegg, Hardy and Nord (Eds.), *Handbook of Organizational Studies*, Sage Publications, pp. 191-217.
- Alvesson, M., Sköldbberg, K., 2000, *Reflexive Methodology, New Vistas for Qualitative Research*, London: Sage.
- Boje, D., Rosile, G., Dennehy, R., Summers, D., 1997, Restoring Reengineering: Some Deconstructions and Postmodern Alternatives, *Communication Research*, 24/6, pp. 631-668.
- Burns, T., Stalker, G. M., 1961, *The Management of Innovation*, London: Tavistock.
- Burrell, G., 1988, Modernism, Post Modernism and Organizational Analysis 2: The Contribution of Michel Foucault, *Organization Studies*, 9/2, pp. 221-235.
- Burrell, G., 1993, Eco and the Bunnymen, in Hassard, J., M. Parker, (Eds.), *Postmodernism and Organization*, London: Sage, pp.71-82.
- Burrell, G., 1994, Modernism, Post Modernism and Organizational Analysis 4: The Contribution of Jürgen Habermas, *Organization Studies*, 15/1, 1-45.
- Calàs, M. B., Smircich, L., 1992, Re-writing Gender into Organizational Theorizing: Directions from Feminist Perspectives, in: Reed, M., Hughes, M. (eds.), *Rethinking Organizations*, London: Sage Publications, pp. 227-253.
- Calàs, M. B., Smircich, L., 1999, Past Postmodernism? Reflections and Tentative Directions, *Academy of Management Review*, vol. 24, n°4, pp. 648-671.
- Chia, R., 1995, From Modern to Postmodern Organizational Analysis, *Organization Studies*, 16/4, pp. 579-604.
- Chia, R., 1996, *Organizational Analysis as Deconstructive Practice*, New York: Walter de Gruyter.
- Cooper, R., 1989, Modernism, Post Modernism and Organizational Analysis 3: The contribution of

Jacques Derrida, *Organization Studies*, 10/4, pp. 479-402.

Cooper, R., Burrell, G., 1988, Modernism, Postmodernism and Organizational Analysis: An Introduction, *Organization Studies*, 9/1, pp. 91-112.

Cooper, R., Fox, S., 1990, The "Texture" of Organizing, *Journal of Management Studies*, 27/6, pp. 575-582.

De Cock, C., 1998, Organisational change and Discourse: Hegemony, Resistance and Reconstitution, [*M@n@gement*](#), Vol.1, n°1, 1-22.

Derrida, J., 1979, Scribble (writing-power), *Yale French Studies*, 58, pp. 117-147.

Dews, P., 1986, The Nouvelle Philosophie and Foucault, in M. Gane (Ed.), *Towards a Critique of Foucault*, London, Routledge and Kegan Paul, pp. 65-105.

Emery, F. E., Trist, E. L., 1965, The Causal Texture of Organizational Environments, *Human relations*, 18, pp. 21-32.

Festinger, L., 1957, *A Theory of Cognitive Dissonance*, Evanston: Row Peterson.

Gergen, K. J., 1992, Organization Theory in the Postmodern Era, in Reed, M., & Hughes, M. (eds.), *Rethinking Organizations*, London: Sage Publications, pp. 207-226.

Hassard, J., 1993, Postmodernism and Organizational Analysis: an Overview, in Hassard, J., M. Parker, (Eds.), *Postmodernism and Organization*, London: Sage, pp. 1-23.

Hassard, J., 1999, Pop Culture Magicians Seek Honest-Grappler-After Truth for Marginal Discussion, *Organization Studies*, 20/4, pp. 561-588.

Hatch, M-J., 2000, *Théorie des organisations : de l'intérêt de perspectives multiples*, Bruxelles: De Boeck Université.

Hearn J., Parkin, W., 1993, Organizations, Multiple Oppressions, and Postmodernism, in Hassard, J., M. Parker, (Eds.), *Postmodernism and Organization*, London: Sage, pp. 148-162.

Jeffcutt, P., 1994, From Interpretation to Representation in Organizational Analysis : Postmodernism, Ethnography and Organizational Symbolism, *Organization Studies*, 15/2, pp. 241-274.

Kellner, D., 1988, Postmodernism as Social Theory : Some Challenges and Problems, *Theory, Culture and Society*, 5(2/3), pp. 239-270.

Kilduff, M., 1993, Deconstructing 'Organizations', *Academy of Management Review*, 18/1, pp. 13-31.

- Kilduff, M., Mehra, A., 1997, Postmodernism and Organizational Research, *Academy of Management Review*, 22/2, pp. 453-481.
- Knights, D., 1997, Organizational Theory in the Age of Deconstruction: Dualism, Gender and Postmodernism Revisited, *Organization Studies*, 18/1, pp. 1-19.
- Kondo, D. K., 1990, *Crafting selves: Power, gender, and discourses of identity in a Japanese workplace*, Chicago: University of Chicago Press.
- Lawrence, P. R., Lorsch, J.W., 1967a, *Organization and Environment*, Cambridge : Harvard Graduate School of Business Administration.
- Lawrence, P. R., Lorsch, J.W., 1967b, Differentiation and Integration in Complex Organizations, *Administrative Science Quarterly*, 12, pp. 1-47.
- Linstead, S., 1993, Deconstruction in the Study of Organizations, in Hassard, J., M. Parker, (Eds.), *Postmodernism and Organization*, London: Sage, pp. 49-70.
- Lyotard, J. F., 1988, *Le postmoderne expliqué aux enfants*, Paris: Le livre de poche.
- March, J. G., 1988, *Decisions and Organizations*, Oxford: Blackwell.
- March, J. G., Simon, H. A., 1958, *Organizations*, New York : John Wiley.
- Martin, J., 1992, *Cultures in organizations: Three perspectives*, New York: Oxford University Press.
- Meyerson, D., Martin, J., 1987, Cultural Change: An Integration of Three Different Views, *Journal of Management Studies*, 2, pp. 623-647.
- Mintzberg, H., Waters, J., 1990, Studying Deciding: An Exchange of Views between Mintzberg and Waters, Pettigrew and Butler, *Organization Studies*, 11/1, pp. 1-16.
- Morgan, G., 1989, *Images de l'organisation*, Les Presses de l'Université de Laval : Editions Eska.
- Parker, M., 1993, Life After Jean-François, in Hassard, J., M. Parker, (Eds.), *Postmodernism and Organization*, London: Sage, pp. 204-213.
- Parker, M., 1995, Critique in the Name of What ? Postmodernism and Critical Approaches to Organization, *Organization Studies*, 16/4, pp. 553-564.
- Pettigrew, A., 1990, Studying Deciding: An Exchange of Views between Mintzberg and Waters, Pettigrew and Butler, *Organization Studies*, 11/1, pp. 1-16.
- Reed, M.I., 1993, Organizations and Modernity: Continuity and Discontinuity in Organization Theory, in Hassard, J., M. Parker, (Eds.), *Postmodernism and Organization*, London: Sage, pp. 163-182.

- Rorty, R., 1979, *Philosophy and the Mirror of Nature*, Princeton: Princeton University Press.
- Rosenau, P.M., 1992, *Post-modernism and The Social Sciences, Insights, Inroads and Intrusions*, Princeton: Princeton University Press.
- Schein, E., 1985, *Organizational culture and leadership*, San Francisco: Jossey-Bass.
- Sokal, A., Bricmont, J., 1997, *Impostures intellectuelles*. Paris: Ed Odile Jacob.
- Spivàk, G.C., 1987, *In Other Worlds*, New York: Methuen.
- Thompson, P., 1993, Postmodernism: Fatal Distraction, in Hassard, J., M. Parker, (Eds.), *Postmodernism and Organization*, London: Sage, pp.183-203.
- Weick, K., 1979a, Cognitive processes in organizations, in Staw, B. M. (Ed), *Research in Organizational Behavior*, Vol. 1, Greenwich, JAI Press, pp. 41-74.
- Weick, K. E., 1979b, *The Social Psychology of Organizing*, New York: Random House.
- Weick, K. E., 1989, Theory Construction as Disciplined Imagination, *Academy of Management Review*, 14, pp. 516-531.
- Weick, K. E., 1995, *Sensemaking in Organizations*, London: Sage Publications.
- Whitehead, A. N., 1929, *Process and Reality*, New-York: Mac Millan.
- Whitehead, A. N., 1985, *Science and the Modern World*, London: Free Association Books.
- Willmott, H., 1992, Postmodernism and Excellence: The De-differenciation of Economy and Culture, *Journal of Organizational Change Management*, 5/3, pp. 58-68.